

CAHIERS 109
METANOIA

109

CAHIERS METANOIA

revue
trimestrielle

**CAHIERS
METANOIA**

Rédaction
Administration
26740 MARSANNE
Tél : (33) 04.75.90.30.44
Fax : (33) 04.75.90.31.48
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15T

Association Metanoïa
Loi 1901
Tirage : 10-2002
Impr du Crestois
26400 CREST

SOMMAIRE

EDITORIAL 3

**COMMENTAIRES DE L'EVANGILE
SELON THOMAS**
LOGION 9

10

RECHERCHES
H.L.W. POONJA (Bibliographie)

15

ORPHEE CRUCIFIE

21

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

32

BIBLIOGRAPHIE

41

POESIES

44

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement *le trésor qui ne périt pas ?* (1og 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 32 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2001 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 32 €

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 €. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

LE SEMEUR, LA SEMENCE ET LE TERREAU

L'interprétation de la parabole du semeur comporte un danger, celui de voir le travail de Jésus orienté vers un but à atteindre, un plan à réaliser, une mission à accomplir. Nous ne sommes pas à l'abri de ces anthropomorphismes puérils et enfantins qu'on voit s'expliciter de diverses façons dans les valeurs humaines de temps et d'espace, de commencement, de fin, d'évolution vers un point. Nous avons très fortement tendance à nous identifier à nos mirages et à inclure le jeu divin dans nos activités humaines. Pour ce qui a trait à la parabole du semeur, la coloration anthropomorphique est facile et grande la tentation de céder aux projections. Le semeur accomplit un travail en fonction d'un résultat escompté : une bonne récolte en quantité et en qualité. Si l'on identifie le semeur à Jésus, on a une tendance quasi indéradicable à voir un Jésus missionnaire qui répand la bonne Parole en vue de la conversion des pêcheurs. Même les esprits subtils et avertis ne sont pas à l'abri de cet anthropomorphisme. La finalité des actions du semeur est reportée sur Jésus. On lui prête des gestes, on lui fait accomplir des actes - même des actes manqués puisqu'il ne choisit pas son « terrain » avec discernement - En prêtant ainsi des intentions à Jésus, on peut fausser complètement le sens de la parabole. A la limite, le fait de sortir - le semeur sortit - implique un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur, un mouvement centrifuge qui, s'il n'est pas compensé par son inverse complémentaire, le mouvement centripète, conduit le monde à l'entropie. Toute approche de l'Un engendre un mouvement qui va de la périphérie vers le centre. Le centre de notre être correspond avec le centre de l'univers, c'est le royaume intérieur qui n'est le dehors que dans la mesure où il est d'abord le dedans de l'être. La démarche juste invite au retour qu'on traduit par cette image familière qui parle à tout le monde : *rentrer à la maison.*

Dans les domaines qui ne sont pas soumis à l'action humaine, l'activité créatrice est spontanée. Le jeu cosmique révèle une prodigalité inouïe, absolument gratuite. Seul l'homme peut rompre - ce qu'il est du reste en train de faire - l'équilibre écologique en s'appropriant les richesses de ce grenier d'abondance que constitue la nature. Ne commence-t-il pas à réaliser que les ressources de la planète sont limitées ?

Si le semeur n'est pas un homme en chair et en os mais la nature soumise au déroulement des lois cosmiques, les choses se passent autrement. Dans sa prodigieuse fécondité, elle peut se permettre toutes les libéralités, tous les actes gratuits ceux que nous sommes tentés d'appeler, avec nos mentalités de petits épargnants, gaspillage, gâchis, et gabegie, etc. L'arbre confie au vent, aux oiseaux, aux abeilles le soin d'assurer sa survie. Les échanges d'un règne à l'autre assure l'équilibre de la nature. La prodigalité ne va pas à l'encontre de l'efficacité et vice versa. Par contre l'homme, soucieux du rendement, n'aborde la nature qu'avec sa

mentalité utilitaire de profit et plus il cherche le profit, plus il épuise les réserves naturelles et plus il se condamne au suicide.

Sous peine d'avoir à nous poser des problèmes insolubles, il nous faut faire un effort pour débarrasser nos identifications des mirages anthropocentriques. Si le semeur devient, au plan métaphysique, l'activité créatrice spontanée, et sans but qui est partout à l'œuvre dans le cosmos, si l'on a conscience que l'homme, par son comportement égocentrique, est le seul être de la création à perturber l'harmonie cosmique, alors les dangers que comporte l'interprétation de la parabole du semeur s'amenuise, et nous pouvons nous permettre d'aller plus avant. Il s'agit pour l'homme qui veut transcender le dualisme de réintégrer l'harmonie cosmique et par conséquent de dissoudre ou de laisser dissoudre en lui tout ce qui s'y oppose, c'est-à-dire tous les mirages de son moi égocentrique.

QUELQUES-UNES TOMBERENT SUR LE CHEMIN . . .

- Mirages qui ont la rigidité et la sécheresse d'un chemin où la graine, détournée de sa destination, devient la proie des oiseaux. Dans la nature, ce détournement s'inscrit dans un ordre qui ne comporte aucun préjudice ; chez l'être humain, le manque de réceptivité interrompt et peut-être compromet le processus de maturation.

D'AUTRES TOMBERENT SUR LA ROCAILLE . . .

- Mirages qui ont la dureté de la rocaille, solides, épais, mais stériles, préjugés qui deviennent une seconde nature, tellement ils sont tenaces. L'économie universelle peut s'offrir des luxes qui deviennent des handicaps à l'échelle de l'individu.

D'AUTRES TOMBERENT SUR DES BUISSONS EPINEUX . . .

- Mirages qui condamnent la graine à l'asphyxie; prisonnier de ces barrages psychiques, l'homme se débat au milieu de ses difficultés de relation et révèle son indisponibilité à l'aventure métaphysique. Le ver peut manger le végétal : un règne vit aux dépens du règne inférieur. Mais l'homme ne peut par des camouflages laisser étouffer en lui des aspirations fondamentales.

Les terrains qui empêchent la germination des graines représentent les comportements de l'homme qui entravent par ses résistances le « Jeu cosmique ». Ce qui demande à se faire à travers lui se heurte à l'indisponibilité. On n'accueille pas parce qu'on est occupé. On ne reçoit pas parce qu'on est encombré. On n'entend pas parce qu'on fait du bruit. On ne voit pas parce qu'on est opaque. On est intolérant parce qu'on ne s'aime pas soi-même. On est sur la défensive parce qu'on se croit victime de machinations. On agresse pour ne pas être agressé. On se culpabilise d'avoir agressé. On régresse pour se protéger. On a peur de l'inconnu parce qu'il comporte des risques. On a peur de l'étranger parce qu'on lui prête des intentions belliqueuses. On a l'esprit grégaire parce qu'on redoute d'être mené. On est mené, parce qu'on n'ose pas se prendre en main. On est le peuple élu parce qu'on a les faveurs d'un Dieu. On a le Messie parce qu'il ne peut naître ailleurs. On mise sur le

sang rédempteur parce qu'on se fait prendre en charge. On inaugure le salut des nations pour être assuré de la domination. On attend le dernier jour parce qu'on va triompher. On protège ses frontières par crainte de l'agression. On se forge un Dieu fort pour être protégé. On se donne un Dieu mâle afin de pouvoir dominer. On est toujours sur le qui vive parce qu'on est en campagne. On craint la femme qui attendrit le guerrier. On évacue la Mère parce qu'elle n'aime pas la guerre. On est éternellement vaincu parce qu'on veut une victoire éternelle. On s'entoure de mystère pour n'avoir pas à se dévoiler. On joue un jeu pour n'avoir pas à jouer le jeu.

ET D'AUTRES TOMBERENT SUR LA BONNE TERRE

- Les mirages ont disparu, les graines tombent dans la bonne terre travaillée, la terre défonçée par le soc de la charrue, la terre meuble, labourée en profondeur. Les obstacles du moi à l'activité créatrice ont fondu. Les illusions sont tombées comme les feuilles de l'arbre à l'automne ; elles représentaient des îlots de résistance à la libre circulation de la vie, des entraves au jeu cosmique. L'homme qui s'est ainsi soumis à l'épreuve (log. 58) a été trituré, malaxé. Le soc a fouillé les entrailles de la terre, la herse a aplani les sillons. Le soleil et la pluie ont disposé la terre à accueillir les graines. Ils l'ont visitée, rafraîchie, réchauffée. Elle s'est prêtée amoureusement, comme une épousée, aux contacts célestes qui vont réaliser ses possibilités de fécondation. Car si le ciel symbolise le dieu mâle, la terre est identifiée à la déesse-mère et reconnue comme le fondement de toutes les manifestations.

L'homme guerrier, avide d'exploits et d'horizons nouveaux, le nomade qui rêve de conquêtes réalise, après avoir subi beaucoup d'épreuves, que le ciel sans la terre est stérile comme une planète sans air. Il prend conscience que son désir d'affirmation l'aveuglait, qu'il jetait sa semence sans discernement, qu'il dépensait ses énergies en pure perte dans des actions non seulement vaines mais nuisibles. Il sait désormais qu'il doit compter avec la terre, que le yang sans le yin est stérile, et aride comme le désert, que l'agression du mâle sans la disponibilité de la femelle aboutit à l'incohérence. Il découvre que le ciel et la terre sont en lui. Il apprend l'attente et la ferveur. Il est devenu le lieu du dynamisme créateur. Tout se fait en lui dans la mesure où il renonce à ses manipulations d'antan.

Peu à peu, il consent à lâcher prise. Il accepte d'oublier ses soucis et ses tracas. Il admire la flexibilité de la jeune tige, son déploiement sans mémoire, sa grâce sans manière, sa fraîcheur d'avant l'expérience, son déroulement sans tension, il magnifie l'abondance dans la gratuité, et son chant associe dans un même élan le semeur, la semence et le terrain.

Emile Gillibert



COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 9

Jésus a dit :
Voici que le semeur sortit.
Il remplit sa paume, il jeta.
Quelques graines en fait tombèrent sur le chemin ;
Les oiseaux vinrent, ils les picorèrent.
D'autres tombèrent sur la rocaille
Et ne prirent pas racine dans la terre
Ni ne firent lever d'épis vers le ciel.
Et d'autres tombèrent sur les épines ;
Elles étouffèrent la semence
Et le ver la mangea.
Et d'autres tombèrent sur la bonne terre ;
Elle donna un bon fruit vers le ciel :
Il en vint soixante par mesure
Et cent vingt par mesure.

LOGION 9

Je sème à tout vent, telle est la devise de la Semeuse, image moderne de Déméter, antique Déesse du Blé et de la Fertilité. La genèse de toutes choses est une prodigieuse débauche d'énergie. Le soleil brille pour tout le monde de la même façon. Ses rayons par millions se répandent dans l'univers, la plupart en pure perte. Seuls quelques uns atteignent notre globe, mais ils suffisent à assurer l'existence de tous les êtres. De même, seul un spermatozoïde sur des milliers féconde l'ovule de la mère pour donner naissance à un être vivant. *Le geste auguste du semeur* qui jette les graines au hasard est donc parfaitement conforme aux lois naturelles. La semence est destinée à mourir. Si elle tombe au bon endroit, elle germe et engendre une nouvelle forme d'existence : *Si le grain ne meurt, il ne peut donner de beaux fruits. Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la trouvera pour la vie éternelle* (Jean XII, 24-25).

Le germe de vie est menacé par tous les dangers : les oiseaux qui picorent les graines tombées en chemin ; la rocaïlle qui ne leur permet pas de prendre racine ; les épines qui les étouffent ; l'ivraie que sème l'ennemi au logion 57. La puissance infinie de la vie que contient la graine est à la merci de causes infimes. La plus petite de toutes les semences ne peut donner un abri pour les oiseaux du ciel que si elle est portée vers une *bonne terre* (log. 9), c'est-à-dire *une terre travaillée* (log. 20). Or *le vent souffle où il veut* (Jean III, 8).

Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage. Qui se hâte sur la voie spirituelle et cherche à forcer les étapes risque fort de s'égarer en chemin. Celui qui n'est pas prêt espère un gain immédiat. Il risque de tout devoir passer aux profits et pertes. Le mental court en tous sens et le psychique, même s'il est plein de bonnes intentions, se retrouve sur le chemin de l'enfer. Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. C'est pourquoi beaucoup passent à côté du trésor : *...le Royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas* (log. 113).

Tout est question de réceptivité. A un dévot qui se plaignait auprès de Ramana Maharshi de ce que ce dernier ne lui accordait jamais sa grâce, le sage de Tiruvannamalai répondit : *Ma grâce est toujours avec vous. C'est vous qui ne savez pas la prendre*. Seul celui dont le mental est vierge, celui qui est *pauvre en esprit* peut, grâce à une attention *sans intention*, recevoir la grâce de la lumière du Soi.

En labourant, il trouva le trésor (log. 109). L'effort du semeur est essentiellement un travail de dépossession et c'est en ce sens que *le travail est un trésor*. Le paradoxe veut que pour obtenir une bonne terre, une terre vierge, elle doit être travaillée. La voie suppose une ascèse, un labourage. La terre à l'abandon est débroussaillée, défrichée, débarrassée de ses mauvaises herbes, de la rocaïlle et de tout ce qui fait obstacle à la fécondité de la nature. La terre labourée est alors prête à recevoir les semences. La graine est semée à l'automne. Elle dort sous terre pendant tout l'hiver. Elle germe au printemps et donne tous ses fruits en été. Tel est l'éternel cycle des semences et des moissons, le cycle vie-mort-résurrection (*bios-thanatos-bios*) de la Terre-Mère.

L'ascèse consiste à enlever ce qui fait obstacle à la claire lumière du Soi. L'œuvre du véritable maître est de féconder l'esprit. Il ne diffuse pas un enseignement, n'impose aucun dogme, aucune règle au disciple. Il lui apprend au contraire à désapprendre, à se débarrasser de ses concepts et de ses préjugés, de ses idées toutes faites et de toutes les

surimpositions mentales. Il ne lui apporte rien, il ne fait que l'aider à lever le voile de l'ignorance. Telle est l'éternelle Quête du Graal, toujours recommencée.

La grandeur du maître lui impose de ne rien imposer au disciple. Il est d'abord et avant tout un guide. Le bouvier peut mener le bœuf jusqu'à l'abreuvoir, mais il ne peut l'obliger à boire s'il n'a pas soif, dit un proverbe zen. Parmi tous les disciples que Jésus a menés près de l'abreuvoir, combien ont bu à la même source bouillonnante que lui ? De tous les logia de Jésus, combien ont finalement germé dans l'esprit d'un disciple ? Celui qui veut obtenir une quelconque révélation échoue. Seul celui qui en lui laisse travailler le Soi voit éclore la lumière. Le sage n'agit pas. Il laisse agir. Comme la femme du logion 96, il prend le ferment d'un logion, le cache dans la pâte du disciple et recueille ainsi de gros pains. Le maître prépare le terrain. Le disciple n'a qu'à laisser faire en lâchant prise. Tout se produit spontanément, naturellement, automatiquement :

*Produire sans s'approprier,
agir sans rien attendre,
guider sans contraindre,
voilà la vertu suprême.*

(Tao Tö King, LII)

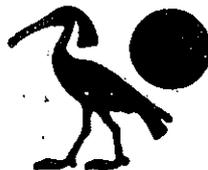
Ainsi, la transmission d'un mantra par le maître ne doit pas être assimilée à un travail mental de simple répétition d'un nom sacré. Aucun effort pour répéter le mental n'est productif. Il faut au contraire laisser le mantra se répéter automatiquement et agir naturellement. Parce que Nisargadatta a eu foi dans les paroles de son maître, il a réalisé Cela. Le seul péché, c'est l'acceptation de sa limitation. Le problème, ce n'est pas d'avoir des désirs mais de se contenter de désirs limités. Demandez de grandes choses et vous obtiendrez les petites de surcroît : *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et tout cela vous sera ajouté* (Matthieu VI, 33). Se poser les bonnes questions revient à se laisser travailler par les bonnes réponses. A la question : *Qui suis je ?* le mental ne peut trouver que des échappatoires. La réponse jaillit d'elle-même par-delà le mental, lorsque m'identifiant au Soi je sais que : *Je suis Jésus, Je suis Cela.*

Du vide jaillit la plénitude, du silence le verbe, de la vierge l'enfant divin, de la bonne terre un bon fruit vers le ciel : *et il en vint soixante par mesure et cent vingt par mesure.* Ainsi se produit le miracle de la multiplication des pains. *Croissez et multipliez*, dit le Dieu de la Bible. Croissez vers le Père afin de multiplier sur terre les fruits spirituels que seul l'Un peut donner, dit Jésus :

*Il y a de la lumière
au dedans d'un être lumineux,
et il illumine le monde entier.*

(logion 24)

Yves



« Voici que le semeur sortit, il remplit sa paume, il jeta... »

Il y a donc un semeur qui prend ses dispositions pour semer et qui sème.

Il s'agit d'un fait exposé par Jésus en préalable et qui semble inéluctable et indiscutable.

La semence ainsi jetée est alors promise à des sorts divers qui semblent obéir au hasard plutôt qu'à une volonté délibérée.

Cela ressemble au schéma de l'évolution de la « vie » dans lequel le hasard tient le rôle que les théologiens attribuent plus volontiers au « créateur ».

Jésus paraît nullement gêné par ce « hasard » nommé par les astrophysiciens d'aujourd'hui « chaos ».

Le logion m'incite alors, à quitter ma logique de psychique et de « partageur » pour l'indicible, l'imprévisible et l'intransmissible de la relation avec l'absolu.

- Le semeur est sorti !
- Il a semé !
- La semence a eu des destinations diverses !
- Qui suis-je pour juger de leurs valeurs respectives ?
- Suis-je le semeur ?
- Suis-je la semence ?
- Suis-je le tout ensemble ?
- Autrement dit, initié puis initiateur ?
- « ... Le Tout est sorti de moi, le Tout est parvenu à moi... » (log. 77).



André

La nature fonctionne bien sans l'intervention des humains, c'est pourquoi son fonctionnement donne matière au poète et au Connaisseur pour illustrer et enseigner la véritable nature de l'homme et de l'univers. Le langage en effet est limité, les mots en nommant ont servi à créer, c'est à dire à figer ce qui fondamentalement n'est que manifesté. Ils ont rigidifié ce qui en réalité reste fluide. Il est donc, « pris aux pieds de la lettre », totalement inapte à révéler le réel, c'est pourquoi les éveillés emploient un langage simple et souvent imagé qui dit plus et autre chose que le sens immédiat consensuellement convenu pour la création du monde et les échanges entre humains, mais qui n'est audible que par « ceux qui ont des oreilles pour entendre » (les destinataires des paroles de Jésus – locution apparaissant 6 fois dans l'Évangile selon Thomas).

Ce qui est dit grâce au langage, plus que par lui, c'est l'interprétation singulière que le Maître invite à trouver au logion 1 au tout début du bel Évangile. C'est la lumière. La lumière est comme l'intelligence, elle ne se mesure pas à l'aide d'un instrument, mais s'apprécie en fonction de celle dont on dispose soi-même. Elle se cultive et se révèle au contact d'elle-même, d'où le caractère absolument insaisissable (par l'humain, qui reste

au niveau des concepts) de ce qui se passe entre maître et disciple, jumeaux en Gnose, initiateur et initié.

Ces images de la lumière du Père (log. 83), par lesquelles la lumière se dévoile à ceux qui ont des oreilles, donnent lieu pour les autres à de multiples interprétations qui protègent la lumière de toute possession, car elle ne peut être possédée.

Voici donc un nouveau logion imagé comme tant d'autres, totalement étranger à tout étalage de savoir ou de culture, comme tous les autres, avec une interprétation à trouver qui dévoile la lumière au seul lecteur-lumière qui veut plus que tout n'être que lumière.

N'étant plus aujourd'hui censurée, la parole de gnose est disponible. Le grand public allant sur les chemins battus lui est indifférent, assailli par l'ivresse il ne l'entrevoit même pas. Chez ceux à qui il manque le désir d'absolu elle ne saurait germer. Là où l'ego et l'affirmation personnelle sont maîtres à bord elle meurt en terre. Si les compensations existentielles insuffisantes ne permettent pas à la pseudo-entité de la personne de consentir à s'effacer, elle végète et disparaît. Là où les conditions requises sont rassemblées, elle s'épanouit sans que rien ne puisse s'y opposer, puis rayonne à profusion.



Christian

J'adresse mes paroles à qui veut les entendre mais bien peu ont des oreilles car il y a peu de bonnes terres sur la terre.

On y trouve beaucoup de chemins de traverse qui ne mènent nulle part et où prolifèrent les faux prophètes qui détournent ma parole à leur profit, pour bâtir une quelconque religion mythique dans laquelle tant s'égarer.

La rocaille règne entre ces chemins : on y trouve tous ceux qui ont le cœur dur : tous ceux qui, comme les hôtes indéclicats du logion 64, préfèrent le commerce, la propriété, les rites familiaux ou le profit, à l'invitation que je leur fais, d'entendre ma parole.

Au milieu des rocailles, quelques buissons d'épines : là se trouvent ceux qui non seulement ne veulent pas m'entendre mais étouffent ma parole et empêchent quiconque de m'entendre.

Bien peu de bonnes terres dans cette immense terre : tout juste un arpent sur mille et deux sur dix mille ; mais cela me suffit car ces terres-là donnent de bons fruits, en qualité et en quantité.

Michel



La parabole du semeur a mis dans l'embarras les rédacteurs des synoptiques (Mt 13. 3-9 ; Mc 4. 3-9 ; Lc 8. 5-8). Pour tenter de la clarifier, ils ont amplifié la version primitive. Mais c'est surtout le commentaire qu'ils mettent dans la bouche de Jésus qui est révélateur. Les hommes sont symbolisés tantôt par la semence, tantôt par les terrains qui la reçoivent. La confusion est accentuée dans l'explication de la parabole ; elle traduit un glissement de perspective que des exégètes comme les Professeurs Benoit et Boismard de l'Ecole Biblique de Jérusalem ont relevé fort justement ; elle révèle que le texte de parabole et son commentaire appartiennent à deux couches rédactionnelles différentes, la seconde émanant de l'Eglise primitive à une époque où, déçus par une attente eschatologique sans cesse différée, les chrétiens devaient élaborer leur catéchèse. Il n'est pas invraisemblable que Jésus ait fourni une explication de parabole, mais les préoccupations théologiques et pastorales qu'elle traduit suffisent à écarter cette hypothèse.

Tant que je me situe au plan psychique, la parabole demeure incompréhensible. Tout d'abord un semeur avisé prend ses dispositions pour que la semence ne tombe pas sur le chemin ni sur les pierrailles ni sur les épines mais sur une terre préparée. Si le savoir-faire du semeur est contestable au départ, la parabole perd son sens. Ensuite le flottement entre le terrain et la semence pour symboliser l'homme ajoutée à la confusion. Enfin la réussite soulignée, quantitativement, n'est pas satisfaisante non plus.

Je dois me détacher de cette notion de « rentabilité » propre au psychique en me rappelant une fois de plus que *je suis*. Jésus vient de me dire que je ne mourrai pas (log. 1) ensuite que je régnerai sur le *Tout* (log. 2), enfin que je suis Roi absolu d'un Royaume universel (log. 3).

Si je veux comprendre la parabole, je me dois de prendre à la lettre ce qui a déjà été dit, afin d'envisager ma souveraineté avec une audace libre et tranquille dans le jeu cosmique ; je n'en garderai pas moins les apparences d'un être ordinaire, peut-être plus démuné que les autres hommes. Alors je peux révéler ma nature propre dans toute sa spontanéité et dans toute sa prodigalité. Regardez les oiseaux et les poissons ; ils sont des myriades qui échapperont toujours aux chasseurs et aux pêcheurs ; observez les fleurs alpestres et les fruits sauvages : quelle profusion loin des convoitises humaines ! Mon optique n'est pas celle des moissonneurs plus ou moins chanceux d'une saison éphémère. Je dispense sans compter, sans avoir à spéculer sur un quelconque rendement. Je peux même m'offrir le luxe de perdre indéfiniment aux yeux des hommes. Mon économie générale s'équilibre parfaitement, gains et pertes, constructions et destructions s'annulent. *Tout sort de moi, tout revient d moi* (log. 77). Les entraves au déroulement de mon action ne sont qu'apparentes : elles sont là pour ajouter du piquant à mon jeu.

Emile



COMMENTAIRES DU LOGION 8 (non publiés dans le Cahier 108)

Le maître zen Tokujo exerçait la profession de passeur. Bien que pleinement comblé, il lui manquait une chose : un disciple. Son plus vif désir était de rencontrer un homme véritable. Jour après jour pendant trente ans, il attendit en vain :

Il voulait pêcher un gros poisson, mais nul poisson ne nageait dans cette eau cristalline.

L'un après l'autre, il avait coupé tous les bambous de la forêt afin d'en faire des cannes à pêche. Il était sur le point d'en replanter d'autres lorsqu'il vit arriver un homme du nom de Kassan. Il comprit immédiatement que celui-ci était le gros poisson dont il espérait depuis si longtemps la venue :

- *D'où viens-tu ?* lui demanda-t-il.

- *De nulle part*, répondit Kassan.

Tokujo jeta Kassan à l'eau.

- *Tu réponds de travers ! C'est comme battre un âne bêté !*

Dès que Kassan ouvrait la bouche, Tokujo le rejetait à l'eau.

- *Inutile de discuter avec toi !*

Tokujo, finalement, attrapa Kassan par la main et lui dit :

- *Cela fait trente ans que j'attends ce moment.*

Aujourd'hui un gros poisson a mordu à l'hameçon.

J'ai enfin mon trophée !

Alors, dit l'histoire, le bac se renversa et le maître se noya.

Le gros poisson de ce conte zen désigne le disciple qui est prêt à mordre à l'hameçon de l'Un. Dans le logion 8 de l'Évangile selon Thomas, il symbolise le trésor de l'Un. Seul le pêcheur avisé découvre sans peine le gros poisson, au milieu de la petite friture. Le vrai pêcheur ne rêve que de cette belle prise, auprès de laquelle tout le reste est sans valeur. Une fois qu'il a trouvé l'Un, il ne voit plus rien d'autre. Autre que l'Un n'est pas. Le passeur zen ne prête aucune attention à la foule des passagers ordinaires qui ne font qu'aller et venir d'une rive à l'autre. Il patiente jusqu'au jour où se présente celui dont le voyage est sans retour. Il y a beaucoup de maîtres mais peu de vrais disciples. Le maître harcèle le disciple jusqu'à ce que celui-ci avoue qu'il n'y a rien à dire. Lorsque le Bouddha, tournant délicatement une fleur entre ses doigts, remarque le sourire de Mahakashyapa, il sait que ce dernier s'est éveillé : *J'ai le plus précieux trésor, spirituel et transcendantal, qu'en ce moment je te transmets, vénérable Mahakashyapa !* Combien de temps le passeur a-t-il attendu avant de guider jusqu'à l'Autre Rive celui qui a su se faire passant ? Quelle longue patience a-t-il fallu au pêcheur avant de tomber sur la belle prise qui le rend riche ? Comme le gros mouton, le gros poisson est le trésor qui mérite tous les sacrifices :

- *je te veux plus que les quatre-vingt-dix-neuf !* (log. 107)

- *Il rejeta tous les petits poissons au fond de la mer,*

il choisit le gros poisson sans peine. (log. 8)

Les petits poissons l'ont échappé belle ! du moins le croient-ils. Certes la Gnose est dangereuse, mortelle même. Qui refuse de se sacrifier, de perdre son moi finalement le perd quand même, mais sans profit. Qui accepte de réaliser l'Un en tuant le grand personnage alors celui là est digne du Royaume : *Qui cherche sa vie la perdra. Qui la perd la trouvera pour la vie éternelle* (Jean XII, 25). Le maître est comme un lion, prêt à bondir sur sa proie. Combien se sont présentés sans être agréés. *J'ai nourri des milliers de moines, édifié*

des centaines de temples, édité d'innombrables sutras. *Quels mérites ai-je acquis ?* demanda l'empereur Ou de Liang. *Aucun* ! répondit Bodhidharma. Combien de faux disciples se sont noyés dans la foule des simples visiteurs ? Lorsque le vrai disciple se présente, le maître n'hésite pas. Le disciple est la seule prise qui compte. Le Guru ne se préoccupe de rien d'autre que de lui faire attester ce qu'il est. L'initié ne vient de nulle part et ne va nulle part. Il ne paraît que pour que se produise cet événement rarissime, ce choc extraordinaire, la confrontation maître-disciple, la rencontre du Soi avec le Soi. Lorsque le disciple se reconnaît dans le maître et que l'un se fond dans l'Un, le disciple n'a plus rien à dire, il ne lui reste qu'à jeter le masque : *Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles* (log.13). A cet instant, tout est accompli. La transmission est assurée. La barque de Tokujo se renverse. Ayant dit trois mots à Judas, Jésus peut se retirer de la scène.

Seul le connaisseur sait reconnaître *ce que l'œil n'a pas vu* (log.17). Seul l'œil de la Gnose permet de discerner le diamant dans la poussière, le joyau dans la boue où se complaisent les ignorants : *Ne jetez pas les perles aux pourceaux, de peur qu'ils n'en fassent de la boue* (log. 93). Il faut être joaillier soi-même pour attester de la valeur d'un bijou. Le marchand perspicace est prêt à vendre tout ce qu'il possède pour se procurer ce qui n'a pas de prix, mais qui est sans valeur aux yeux du commun :

Ce marchand là, c'était un sage :
il vendit le ballot,
il s'acheta la perle unique.
 (log. 76)

Le laboureur consciencieux, à force de travailler son champ, tombe sur un trésor caché : *En labourant, il trouva le trésor* (log. 109). Une fois la terre débarrassée des rocaillles et des mauvaises herbes, elle est prête à être fécondée. La semence peut éclore :

.. d'autres tombèrent sur la bonne terre ;
elle donna un bon fruit vers le ciel...
 (log. 9)

Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve (log. 2) ; *Cherchez et vous trouverez* (log. 92) ; *Celui qui cherche trouvera, et à celui qui frappe, on ouvrira* (log. 94). Certes, mais encore faut-il savoir chercher à bon escient, car on ne trouve jamais que ce que l'on cherche : *Seul un, peut-être, parmi des milliers, me cherche sans aucun motif impur ou sans mélange. Même parmi ceux qui me cherchent sans arrière pensée, à peine un me connaît tel que je suis en réalité. Un tel sage est très rare* (Bhagavad Gita VII, 3). Qui ne cherche pas de façon totalement désintéressée le Satguru a de fortes chances de tomber sur un escroc, et il n'aura que ce qu'il mérite : *Si un aveugle guide un aveugle, ils tombent tous deux au fond d'une fosse* (log. 34). Seul celui qui, sincèrement, cherche le Soi et le Soi seul, trouve l'Un. Il faut parfois un long travail de préparation, un effort de tous les jours, une tension extrême avant de fendre les voiles de la Maya qui occultaient le trésor :

Si tu veux la perle va la chercher au fond de la mer.
 (Rumi)

*Du fond de l'océan, le plongeur
a ramené un lot de perles.
Penses-tu trouver des perles
sans quitter le rivage ?*

(Kabir)

Qui cherche toutes choses ne gagne rien et perd le Tout. Qui cherche l'Un trouve le Tout. Tout le reste lui est donné de surcroît car l'Un donne sans compter. Face à l'Un, rien ne vaut. Qui connaît l'Un ignore le multiple. Ayant rejeté tout le menu fretin à la mer, le pêcheur n'a nullement perdu quoi que ce soit. Immergé dans le Soi, sa joie n'a pas de bornes. Ayant dissipé la foule des pensées, des concepts et des préjugés qui obscurcissaient sa vision, devenu *pauvre en esprit*, son mental vierge est maintenant apte à accueillir l'Esprit. En accueillant l'Esprit, c'est lui-même qu'il reçoit.

Le gnostique ne calcule pas. Il ne sait pas faire les comptes entre les parties : *Suis je un partageur ?* (log. 72). Le Royaume est sans partage et l'Un ne peut être divisé. Qui trouve l'indivis est émerveillé, bouleversé. L'indicible ne peut être décrit. Lorsqu'il n'y a plus rien à dire et que le mental abdique, alors Je suis, Autre que Moi n'est pas :

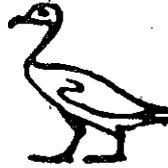
*Il n'y a plus rien à dire, car j'ai dit
tout ce qui pouvait l'être !
Il ne reste que l'Un, tout autre a disparu
et la vague est retournée à l'Océan !*

(Kabir)

Que celui qui a des oreilles pour entendre entende !

(log. 8)

Yves



Je me manifeste dans le multiple afin que l'homme puisse me retrouver, retrouver l'Un. Je suis le multiple mais le multiple n'est pas moi.

L'homme avisé sait entendre mes paroles au milieu des discours de la multitude des faux prophètes. Alors, il n'hésite pas à rejeter leurs mythes (résurrections, ascensions et autres féeries) pour ne plus entendre que ma parole de vérité.

L'homme non accompli a besoin de s'entourer d'une multitude de preuves de ma présence comme autant de béquilles pour lui permettre d'aller cahotant, tel un aveugle se dirigeant inmanquablement vers la fosse dans laquelle il tombera.

Celui qui, au contraire, a eu le courage de rejeter les béquilles du multiple, se tient debout ; il a trouvé l'Un en lui-même, m'a trouvé en lui-même : c'est un Monakhos, et il Vivra.

Michel



RECHERCHES

POONJA

Le Guru et le disciple

Pendant que je rassemblais des documents pour l'élaboration de cette biographie, j'interrogeais aussi périodiquement Papaji sur des sujets plus généraux, lui posant des questions sur sa façon d'opérer en tant que Guru, sur l'illumination et sur la nature de la relation entre le Guru et le disciple. Les rencontres face à face avec Papaji et ses transmissions représentent, à mon sens, l'aspect le plus fondamental de sa vie et de son enseignement. Grâce à une série de questions que je lui soumettais entre 1994 et 1996, j'espérais avoir un aperçu de la manière dont le Guru amène ses disciples à l'éveil.

Parvenir à faire parler Papaji sur ces sujets est rarement aisé, en partie parce que lui-même déclare parfois n'avoir aucune idée de la façon dont il conduit à l'éveil ceux qui lui demandent de l'aide. Occasionnellement, il demandera à une personne venant d'avoir une profonde expérience devant lui : « Qu'ai je fait ? Dites-moi ce que j'ai fait ? Je vous en prie, dites-le moi, car je veux savoir comment je m'y suis pris ». Au début, quand il faisait de telles remarques, je pensais qu'il plaisantait, mais par la suite je finis par comprendre qu'il lui arrive encore d'être perplexe devant l'effet qu'il produit sur ceux qui l'abordent. Il y a une force qui oeuvre à travers lui, qui obtient des résultats spectaculaires, mais il ignore souvent comment elle fonctionne. En sa présence, le mental se calme et s'arrête parfois complètement, mais il semble s'agir en grande partie d'un processus qui opère automatiquement, sans intervention consciente de sa part. Toutefois, Papaji peut constater les résultats dans les yeux de ceux qui l'approchent, même s'il ne sait pas comment ils ont été obtenus.

Je commencerai ce chapitre par une série de questions-réponses sur la nature impersonnelle et involontaire du fonctionnement du Guru. J'ai abordé ce thème en posant des questions sur le sankalpa, terme sanskrit signifiant « volonté » ou « intention ». Les êtres réalisés sont considérés comme n'ayant aucun sankalpa, ce qui veut dire qu'ils n'accomplissent jamais d'action dans l'intention d'obtenir un résultat particulier. Les développements de ce sujet sont d'un grand intérêt et apportent un éclairage entièrement nouveau sur la manière dont le Guru fonctionne et s'y prend avec ses disciples.

David : J'aimerais vous poser quelques questions à propos des *sankalpa*. Ramana Maharshi a souvent dit que le Guru, comme le soleil, n'a pas de *sankalpa*, qu'il rayonne sur tous de la même façon, que ceux qui sont prêts pour la libération l'obtiennent, à l'inverse de ceux qui ne le sont pas. Selon cette explication, le Guru ne sélectionne ni ne choisit ceux qui bénéficient de sa grâce, il ne fait que la répandre sans faire de distinction et ceux qui sont suffisamment mûrs en bénéficient. C'est une explication très simple et satisfaisante, mais qui semble ne traduire la vérité qu'à moitié. Ramana Maharshi a aussi déclaré qu'il transmettait consciemment la grâce à certains. En voyant quelqu'un écrire dans un livre : « La grâce émane (de lui) vers les êtres animés et inanimés », Bhagavan lui demanda de remplacer le verbe par : « La grâce est dirigée... ». Par le passé et à plusieurs reprises, vous avez affirmé également avoir délibérément tenté de transmettre à certaines personnes une expérience Page directe du Soi. S'il est vrai que le Guru n'a pas de *sankalpa*, comment expliquer que, dans certains cas, il semble choisir et sélectionner ceux qui reçoivent sa grâce ?

Papaji : Le Guru ne choisit jamais l'être qui reçoit sa grâce, ni ne rejette personne. Quand on est prêt, on est automatiquement attiré par la lumière intérieure de l'*Atman*. La lumière ne choisit pas : lorsqu'on est attiré par elle, on se dirige automatiquement vers elle, comme le papillon vers la flamme. La nature du papillon est d'être attiré par la flamme, et

non par des *sankalpa*. Il n'y a de *sankalpa* ni dans le papillon ni dans la flamme. La nature de la flamme est de brûler, et celle du papillon est de voler vers la lumière. Chacun se comporte en fonction de sa nature inhérente. La bougie reste immobile et brûle d'un vif éclat. Elle n'appelle pas le papillon, c'est le papillon qui vole vers elle. Il offre sa forme à la lumière, se consume, et devient la bougie même.

David : Il y a quelques mois, vous avez écrit une lettre à Lata, la sœur de Raj Prabhu, dans laquelle vous affirmiez que vous n'aviez plus de volonté personnelle, et que vous aviez été si profondément envahi par le Maharshi que vous n'aviez plus de contrôle sur votre vie. Ce que vous avez dit laissait supposer que cet « envahissement » par le Maharshi était un événement relativement récent, et qu'auparavant vous aviez davantage de contrôle sur votre vie. Cela signifie-t-il que quelques années plus tôt vous aviez plus de volonté personnelle ?

D'autre part, voici ce que vous avez dit, il y a plusieurs années : « La même force qui m'a fait garder le silence si longtemps me fait maintenant parler ». Cela pourrait indiquer que vous n'avez jamais vraiment eu le contrôle de votre vie. Cette force semble prendre toutes les décisions à votre place. Etes-vous d'accord avec ce que je viens de dire ?

Papaji : Il ne me reste plus aucune volonté personnelle. « Ma volonté » s'est complètement déversée dans « Votre volonté ». Je pense que je n'ai jamais eu, à aucun moment, de volonté personnelle. Ce n'est peut-être pas l'impression que je donnais aux autres, mais je n'ai jamais eu le sentiment d'avoir une volonté propre. Les gens me regardent, ils me voient manger, parler et dormir, et ils croient que c'est moi qui accomplis toutes ces actions. Parce qu'ils s'identifient à leur corps et à leurs actions, en m'observant, ils pensent automatiquement que je m'identifie à ce corps et à ce qu'il fait, à ce qu'il dit. Je n'ai jamais cette impression.

Imaginez que, jouant au cricket et maniant la batte, j'obtienne le score le plus élevé. Quelqu'un m'a lancé vigoureusement la balle et je l'ai renvoyée au-delà des limites du terrain. La main tient cette batte, mais elle n'a aucune volonté propre. Elle n'est faite que d'os recouverts de peau. La main n'a pas de force par elle-même. Alors, d'où a surgi l'énergie qui lui a permis de tenir la batte et de frapper la balle avec tant de force ? Dans la même situation, vous pourriez vous dire « je vais marquer le maximum de points » avant de frapper. Mais d'où vient cette décision ? D'où vient la pensée « Je vais frapper cette balle » ? Et d'où vient ce « je », ce « je » qui vient de décider de frapper la balle ?

Il doit exister une source d'où jaillissent toutes ces pensées. Celles-ci ne sont qu'une réaction dictée par les circonstances dans lesquelles une personne se trouve, mais la pensée elle-même doit bien jaillir de quelque part. Lorsqu'on observe ses pensées et que l'on remonte à leur source, l'ego, l'entité qui pense avoir sa propre volonté, s'incline devant la véritable puissance, celle qui, en réalité, exécute toutes les actions. Quand le « je » retourne à sa source et disparaît, « ma volonté » se résorbe en « Votre volonté » et finit par disparaître, telle une rivière se déversant dans la mer. Son eau se fond dans l'océan et ne retrouve jamais la forme d'une rivière. L'eau devient une avec l'océan, irrévocablement. Il n'y a pas de retour possible. De même, lorsque « ma volonté » disparaît dans l'océan de « Votre volonté » c'est pour ne jamais reparaître. Seule subsiste « Votre volonté ».

David : J'aimerais savoir pourquoi vous dites que c'est le Maharshi qui dirige maintenant votre vie. Pourquoi nommez-vous cette puissance impersonnelle « le Maharshi » au lieu du Soi ou de tout autre terme impersonnel ? De cette manière, sentez-vous que c'est le Maharshi lui-même qui a pris place en vous ?

Papaji : Je ne sépare pas le Maharshi de cette puissance impersonnelle. Ils ne sont pas différents l'un de l'autre. Tous deux sont une et même réalité. A vrai dire, il n'existe que l'unique Puissance suprême dans laquelle et à travers laquelle toutes choses apparaissent et entrent en interaction.

Il semble que la Puissance suprême opère à travers tous les êtres qui se manifestent en elle, par l'entremise de son pouvoir, mais ce n'est qu'une illusion. Lorsque nous assistons au lever du soleil, nous disons : « Je viens de voir le soleil se lever ». Cela paraît bien être ainsi, alors qu'en réalité, il ne bouge jamais. De la même manière, il semble que cette Puissance suprême fonctionne dans l'univers à travers tous les corps et toutes les entités, mais ce n'est pas le cas. La Puissance suprême n'a aucune fonction. En réalité, elle ne fait absolument rien.

Il y a quelques années, Papaji a développé le thème suivant : comment le Maharshi, ou la puissance impersonnelle, l'avait si totalement envahi qu'il n'avait plus l'impression d'avoir d'identité séparée. La description est déjà parue dans le livre Papaji interviews.

Il y a quelques mois (mars 1992), lors d'un des *satsang* que je donne à Lucknow, quelqu'un m'a fait parvenir une note qui se terminait ainsi : « Mes plus humbles respects et toute ma gratitude à vous et tout particulièrement à celui qui fut un disciple de Ramana Maharshi ».

Je ne pus laisser passer cela. « Pourquoi dites-vous fut ? m'exclamai-je. « Corrigez s'il vous plaît cette faute de grammaire ! Corrigez cette faute ! Je suis son disciple ! Il est mon Maître. Comment puis-je l'expédier dans le passé ? Pour le Maître n'existe ni passé ni futur. Il n'y a même pas de présent, car il a transcendé le temps ».

En 1947, au moment où je l'ai quitté physiquement, il m'a dit : « Je suis avec vous où que vous soyez ». C'était une promesse et c'est ce que je constate. Il n'existe plus de personne qui réponde au nom de Poonja. Là où elle était, il n'y a plus que du vide. Et c'est dans ce vide que resplendit le « Je », le « Je » qui est ma réalité, le « Je » qui est mon Maître, le « Je » dont il m'assura qu'il serait toujours avec moi où que je sois. Chaque fois que je parle, ce n'est pas une personne nommée Poonja qui parle, c'est le « Je » qui est le Maharshi, le « Je » qui est le Soi dans le Cœur de tous les êtres.

J'essayai d'expliquer cela à la personne qui m'avait fait parvenir la note. « Qui suis-je ? Que suis-je ? » Je ne pense jamais que c'est moi, Poonja, qui parle. C'est lui, le Maharshi, le Maître qui parle. Si jamais je pensais que c'est cette personne appelée Poonja qui vous parle, je n'aurais aucun droit d'être assis là, car tout ce qui sortirait de ma bouche serait faux. C'est mon propre Maître qui parle ; c'est votre propre Maître qui parle. C'est votre propre Cœur qui parle ; c'est votre propre Soi qui vous parle. Il n'y a personne ici qui prétende être un intermédiaire. Il n'y a personne ici qui prétende avoir eu un jour un Maître qui s'appelait « Sri Ramana Maharshi ». Il n'y a que le vide, et au sein de ce vide, le « Je », qui est - et non était - mon Maître, parle.

« Je suis placé ici pour vous présenter mon instructeur et son enseignement. C'est lui l'instructeur, pas moi. Il est votre propre Soi. Il est l'instructeur du monde. Il fut l'instructeur avant même que vous le connaissiez. Il était là, il vous attendait, souriant au sein de votre Cœur. Maintenant, c'est lui qui vous attire, et non moi. Moi, Poonja, je ne fais en aucune façon partie du paysage ».

Poonja est parti pour de bon, mais le Maître demeure et demeurera toujours. Il est en mon Cœur en tant que mon propre Soi impérissable. Lui seul existe, il est le « Je » resplendissant.

David : J'ai une autre question au sujet des *sankalpa* : se référant à l'annulation de votre tournée en Amérique en 1993, un docteur autrichien vous demanda un jour durant le déjeuner : « Pour quelle raison avez-vous annulé votre périple ? » Vous l'avez regardé comme s'il s'agissait de la question la plus stupide que vous ayez jamais entendue, pour dire ensuite : « Des raisons ? Des raisons ? Je n'ai besoin d'aucune raison pour quoi que ce soit ! » Puis vous êtes retourné à votre déjeuner. Je pense que c'était une réponse merveilleuse et révélatrice. N'avez-vous vraiment aucune raison pour aucune des actions que vous accomplissez ? Etes-vous si entièrement dépourvu de *sankalpa* que vous n'exécutez jamais un seul acte dans l'attente d'un résultat particulier ?

Papaji : Oui, je me souviens de cet homme et de cette conversation en particulier. Il s'appelait docteur Peter et m'a demandé pourquoi j'avais annulé mon projet de voyage en Amérique. J'ai répondu que je l'avais fait sans aucune raison. Je n'ai pas besoin de raison pour faire quoi que ce soit. Je n'ai aucune raison ni pour ce que je fais ni pour ce que je ne fais pas. Toutes ces activités surviennent d'elles-mêmes. Lorsque vous vous êtes dissous dans « Votre volonté », vous n'avez plus la nécessité de prendre de décisions, ni d'avoir de raisons ou de prétextes. Cette Puissance suprême et unique dont je viens de parler prend votre vie en main, et vous fait faire et dire ce qui est juste au bon moment.

Pour aller encore plus loin dans l'exploration de ce thème, je donnai à Papaji une copie de quelques commentaires de Ramana Maharshi concernant les jnani, qui n'ont aucun sankalpa ; je lui demandai ensuite de développer certaines réponses de Sri Ramana. Voici l'extrait que je lui présentai :

Narayana Iyer : *Les sankalpa d'un jnani n'ont-ils pas le pouvoir d'éviter au disciple de subir sa destinée ?*

Maharshi : *Le jnani a-t-il un sankalpa quelconque ? Le jivanmukta, l'être éveillé, ne peut avoir aucun sankalpa, quel qu'il soit. C'est simplement impossible.*

Narayana Iyer : *Quel sort attend donc tous ceux d'entre nous qui implorent votre grâce et vous prient de les sauver ? Si nous restons auprès de vous, si nous nous tournons vers vous, cela nous profitera-t-il ? Ne serons-nous pas sauvés ? Est-il utile, pour une personne comme moi, de venir vous voir ?*

Maharshi : *Le mauvais karma d'une personne est considérablement réduit tant qu'elle jouit de la présence d'un jnani.*

Un jnani n'a pas de sankalpa, mais sa sannidhi (présence) est la force la plus puissante qui soit. Il n'a pas besoin de sankalpa, mais sa présence suprême, le plus formidable pouvoir, peut réaliser des miracles. Elle peut donner la paix au mental, accorder le salut à certaines âmes et même libérer celles qui sont mûres. Vos prières ne sont pas exaucées par le jnani, elles sont absorbées par sa présence qui, à elle seule, vous sauve, vous garde de votre karma et même vous alloue des faveurs, si tel est votre désir. Mais il fait tout cela involontairement. Il sauve des disciples, certes, mais pas au moyen de sankalpa, qui sont inexistantes chez lui. Tout est accompli par cette présence suprême, la sannidhi.

David : Le Maharshi dit que le Guru ne fait jamais rien en réponse à la requête du disciple, car il n'a pas de sankalpa pas de capacité d'agir avec un certain but en tête. Cependant le maintien dans cet état de non-désir crée une sannidhi, une présence, qui prend automatiquement soin de tous les besoins et de toutes les demandes des disciples. Je présume que vous êtes d'accord avec cela.

Papaji : L'être éveillé, le jnani, ne fait rien. Il reste simplement assis en silence, telle une montagne. Il ne répond pas à vos requêtes par une action quelconque, mais si vous vous approchez de lui avec un désir en tête, il y aura automatiquement une réponse. Lorsque vous lancez une balle en caoutchouc contre un mur, elle rebondit. L'angle et la vitesse avec lesquels la balle revient dépendent de l'angle et de la vitesse de votre lancer. Le mur n'a pas besoin de décider comment réagir à l'arrivée de la balle. Lorsque vous entrez en présence d'un jnani avec des désirs dans votre mental, la réponse appropriée vous revient automatiquement. Vous n'avez même pas besoin d'en parler. Quand votre mental se trouve en présence d'un jnani, il lance ses désirs sur le mur de l'éveil, qui vous renvoie ce que vous désirez ou ce dont vous avez besoin. Mais lorsque vous entrez en présence d'un jnani sans

aucun désir, sans aucune pensée, ce qui se reflète en retour est un état sans pensées et sans désirs. En restant dans sa présence, vous vous établirez dans cet état. C'est la *sannidhi*, la présence *du jnani*, qui est à l'œuvre. Vous n'avez pas besoin de demander quoi que ce soit. Simplement, approchez-vous de lui.

Papaji résume très élégamment ce processus dans le quatrain suivant, consigné dans son journal le 3 septembre 1981:

*In fact I do nothing to anyone
Every soul receives what it desires
Since I am the source of consciousness
I allow its desires to be fulfilled*

En réalité, je ne fais rien pour personne
Chaque âme reçoit ce qu'elle désire
Comme je suis la source de la conscience
Je permets aux désirs d'être exaucés

Il n'y a pas que les désirs qui rebondissent vers les disciples. Le Guru sert aussi de miroir, reflétant les attitudes des disciples qui se présentent en face de lui et leurs humeurs de chaque instant. Le texte suivant est extrait d'une lettre que Papaji écrivit à Sri B. D. Desai dans les années 70 :

Vous avez eu parfaitement raison de lire mon humeur lors de votre départ. Mon humeur est le miroir de vos pensées qui se reflètent comme votre visage se reflète dans un miroir quand vous le regardez. Autrement, le miroir lui-même n'a pas de visage. Bien sûr, parfois, lorsque mes enfants sont espiègles et oublient l'appel de leur mère qui les attend pour les nourrir de son lait, ils refusent, disant qu'ils sont trop occupés à jouer avec leurs amis, à fabriquer des jouets avec de la boue. Dans ces circonstances, la mère élève la voix avec sévérité. Elle change d'humeur et réprimande son enfant, car elle veut qu'il se dépêche afin de le nourrir.

Traduction d'Anasuya



AU LAMPADAIRE DU COPTE

La mise en parallèle des logia 10 et 33 dans notre traduction française de l'Évangile selon Thomas, montre comment l'introduction de nuances dans une traduction peut mener à des in-terprétations abusives, et à quel point le retour au texte original de l'Évangile selon Thomas nous rapproche toujours de la Gnose.

En effet, le logion 33 dit :

Jésus a dit : *Ce que tu entends d'une oreille, de l'autre oreille proclame-le sur vos toits car personne n'ALLUME une lampe et ne la met sous le boisseau ni ne la met dans un endroit caché mais il la met sur le lampadaire afin que tous ceux qui vont et viennent, voient sa lumière.*

En parallèle, le logion 10 dit :

Jésus a dit : *J'ai jeté le feu sur le monde et voici que je le préserve jusqu'à ce qu'il EMBRASE.*

Or, **ALLUMER** est utilisé au logion 33, alors qu'**EMBRASER** est utilisé au logion 10 pour traduire un même verbe copte : le verbe *djéro* qui signifie, dans sa forme transitive, « allumer » et, dans sa forme intransitive, « brûler, flamber ».

Le verbe *djéro* n'apparaît dans tout l'Évangile selon Thomas qu'en ces deux logia.

Au logion 33, la traduction de *djéro* par « allumer » est correcte à condition de voir que si une « personne » « allume » cette « lampe », c'est pour qu'elle flambe, qu'elle illumine, car cette lampe, une fois allumée, doit être aussi efficace qu'une « proclamation ».

A l'inverse, au logion 10, la traduction de *djéro* par « embraser » laisse la porte ouverte à des interprétations de « fin du monde » qui, sans être les nôtres, sont celles de nombreuses religions monothéistes.

Une traduction stricte du logion 10 serait donc :

Jésus a dit : *J'ai jeté le feu sur le monde et voici que je le préserve jusqu'à ce qu'il s'allume (afin qu'il illumine) ;*
car Jésus n'est pas celui qui annonce la fin des temps mais celui qui apporte la lumière.

La remise à niveau des deux logia 10 et 33 par une traduction non biaisée du verbe copte *djéro* est d'importance : elle signifie que celui qui « allume une lampe » ne fait pas moins que Jésus quand il « jette le feu sur le monde ». Si Jésus apporte la lumière, tout initié est à même d'en faire autant car *Je ne suis pas ton Maître car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que, moi, j'ai fait jaillir* (logion 13).

Michel



ORPHEE CRUCIFIE

LA VOIX QUE LA LUMIERE FIT ENTENDRE

(SUITE Cahier 108)

La poésie est un pilote

Un autre titre de gloire d'Orphée est sa participation à l'épopée des Argonautes. La première référence de sa présence à bord de la nef Argo apparaît chez Simonide, (né en 556 avant notre ère), dans ses *Chants de Victoire*. Charmés par la voix d'Orphée, les oiseaux planent au-dessus de sa tête et les poissons bondissent hors des flots turquoises. Euripide décrit Orphée battant la mesure pour l'équipage aux longues rames de sapin¹. Evoquée par Pindare, cet aspect de la légende d'Orphée donne lieu à de nombreux développements littéraires. Au III^e siècle avant notre ère, Apollonios de Rhodes, dans *Les Argonautiques*, fait également d'Orphée l'un des héros de la conquête de la Toison d'or. Le poète latin Valerius Flaccus, au premier siècle de notre ère, donne une nouvelle version des Argonautiques. Un poème grec tardif, sans doute du IV^e siècle, les *Argonautiques d'Orphée* attribuée à Orphée lui-même cette ultime version de l'expédition dans quelques passages surréalistes avant la lettre.

On peut s'étonner de voir un délicat poète désarmé accompagner de farouches guerriers dans une expédition aussi périlleuse. Souvenons-nous cependant que, dans la mythologie hindoue, Krishna, le doux bouvier, maître de la danse et de la flûte, est l'archétype du dieu guerrier qui sans participer lui-même aux combats confère par sa grâce la victoire. Si Jason invite Orphée, c'est qu'il dispose avec sa lyre d'une arme magique. Arme capable, à en croire le centaure Chiron, de neutraliser tous les dangers. Jouant de son instrument, Orphée fait descendre les chênes du bois de Dodone qui servent à la construction de la nef Argo. Au départ de l'expédition, Orphée chante l'origine du cosmos, la naissance des astres, des chemins de la lune et du soleil. Il ouvre la voie d'un nouveau monde, car le périple des Argonautes est la première navigation. Il chante pour donner le rythme aux rameurs. Il chante pour délivrer la nef du charme qui la paralyse dans la rade d'Iolkos. Il chante pour apaiser les flots menaçants et immobiliser les roches errantes prêtes à écraser les navigateurs à l'entrée du Bosphore. Il chante pour annuler l'ensorcelante magie de la voix des sirènes. Ayant donné à sa lyre une voix divine, il laisse enfin sortir de ses lèvres un chant mystérieux et appelle le sommeil qui s'empare du dragon de Colchide. En annulant le pouvoir du dragon, Orphée tue l'ego, le grand personnage qui avait pris possession du royaume. Derrière la vaste scène cosmique où se déroule la guerre des Dieux et des Titans, il n'y a qu'un seul être: le héros et le monstre ne sont que les deux aspects d'une même réalité.

La conquête de la mer constitue en elle-même une quête spirituelle. Les grecs appellent la haute mer *Pontos* (le Flot salé). Ce terme qui correspond au védique *pantah* désigne le chemin non encore tracé. En parcourant l'abîme marin, les Argonautes explorent un espace vierge comparable au Tartare sans fond. Au terme de la traversée, la nef est prise dans une nuit redoutable, une ténèbres insondable. De même que le cosmos émerge de la nuit primordiale pour jaillir à la claire lumière, la nef est tirée de l'obscurité grâce à l'éclat resplendissant d'Apollon. L'expédition des Argonautes illustre le chemin qui mène des ténèbres à la lumière.

En révélant les mystères, Orphée donne à l'aventure tout son sens ésotérique. Seul initié de l'expédition, il est également initiateur. A Samothrace, Orphée reçoit les prières qui apaisent les tempêtes et attirent la bienveillance des dieux : *Orphée... adressa des prières... aux divinités de Samothrace : il calma les vents, et près du navire, apparut le dieu*

¹ *Hypsipyle*, I, 87.

*marin qu'on appelle Glaucos*². A Samothrace résident des divinités dépositaires de mystères interdits³. Orphée guide les Argonautes jusqu'à cette île où ils reçoivent le secret des règles de la navigation. Loin d'être un simple trésor matériel, la Toison est le vêtement divin qui transmute en or le vainqueur du dragon de l'ego. En or, c'est-à-dire en dieu immortel. La Toison d'or symbolise pour les alchimistes la matière première du Grand Œuvre : Hermès lui-même offre à Néphélé le bélier d'or ailé à la toison fameuse. La quête de la Toison ne saurait se concevoir sans Orphée. Orphée donne aux Argonautes la cadence, le rythme parfait :

La poésie est un pilote

Orphée accompagne Jason...

... Que seraient les Argonautes sans la lyre d'Orphée ? Qui donnerait la cadence aux rameurs ? Y aurait-il même une Toison d'Or⁴ ?

La Déesse impudique

Malgré l'antiquité du personnage d'Orphée, malgré sa renommée à travers les siècles, nous n'avons jusqu'au I^{er} siècle avant notre ère que de brèves allusions aux principaux épisodes de sa vie. Par Diodore de Sicile, contemporain de Virgile, nous savons qu'Orphée subjugué les bêtes et les arbres. Initié en Egypte, il devient le plus grand de tous les grecs. Orphée ne fait que transposer dans son pays les mystères égyptiens. La cérémonie célébrant Osiris est la même que celle qui honore Dionysos, la cérémonie pour Isis, la même que celle qui honore Déméter. Les châtiments des impies, les prairies réservées aux purs ont été introduits par Orphée en imitant les rites funéraires égyptiens. Héraclès est initié aux mystères d'Eleusis par Musée, fils d'Orphée. Et c'est Orphée encore qui transmet les mystères dionysiaques du déchirement du dieu⁵.

Clément, qui donne Orphée pour le fondateur des mystères d'Eleusis, cite des vers qu'il attribue à celui-ci. En quête de sa fille Koré enlevée par Hadès, le dieu des enfers, Déméter arrive à Eleusis. Pour la distraire et lui faire rompre son jeûne, et mettre ainsi un terme au deuil de la végétation, on décide de lui faire entendre des propos obscènes et comiques, comme on en échangeait notamment lors du passage du cortège éleusinien. Le stratagème réussit. Déméter accepte de prendre le *cyceon*, la boisson sacrée. Elle s'unit au roi d'Eleusis, surgi du sol et lui fait don de l'épi de blé. Le personnage qui parvient à dérider la déesse est Baubo, la vieille nourrice, surnommée la déesse impudique : *Baubo retroussa son péplos (manteau), pour lui montrer de son corps tout ce qu'il y a d'inconvenant ; le jeune Iacchos qui était là, riant, agitait la main sous le sein de Baubo ; la déesse alors sourit, sourit dans son cœur, et accepta la coupe aux reflets bigarrés où se trouvait le cyceon*⁶.

Très curieusement, l'équivalent de cette histoire se retrouve dans les mythes fondateurs du Japon, tels qu'ils sont relatés dans le *Kojiki* (Chronique des choses anciennes). Pour échapper aux entreprises de son frère, le Dieu mâle, la Déesse-Soleil Amaterasu se réfugie au fond d'une grotte. Désirant éveiller sa curiosité, la déesse Ame-no-uzume, au cours d'une danse obscène, découvre sa poitrine et baisse la ceinture de son vêtement jusqu'au sexe. Les dieux éclatent de rire, ce qui incite Amaterasu à sortir de sa retraite. C'est ainsi que la lumière revient sur terre et avec elle la vie.

² Diodore de Sicile, *Mythologie des Grecs*, IV, XLVIII, trad. A. Bianquis, Belles Lettres.

³ Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, 921.

⁴ Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod.

⁵ Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, XCVI, 4-5 ; IV, XXV ; V, LXXV-4.

⁶ Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, II, 20, 2-21, 2 trad. C. Mondésert, Cerf, *Sources chrétiennes*, 2 bis.

La nature est féconde comme l'est la Grande Déesse. La graine meurt sous terre avant de renaître au printemps à la lumière du soleil. Demeure des morts et siège des enfers, la Terre est aussi le réservoir inépuisable des semences de la vie. Lors des Mystères d'Eleusis, l'initié silencieux contemple un épi de blé ; il voit des représentations de la mort et sans doute une hiérogamie. Il meurt symboliquement. Au terme de cette descente dans les ténèbres (*catabase*), ses yeux s'ouvrent à *une lumière merveilleuse*⁷. Accédant à la vision suprême (*époptie*), il s'écrie : *Brimo la Maîtresse a enfanté le garçon sacré Brimos (Dionysos)*⁸ ou *Tombe en pluie, conçois*⁹.

Les recherches archéologiques confirment le lien étroit unissant les cultes orphiques et dionysiaques. En ex U.R.S.S., à Olbia, dans une ancienne colonie grecque de la mer Noire, ont été découverts sur des tablettes en os des graffitis du V^e siècle avant notre ère : ceux-ci associent Orphée et Dionysos à la formule *bios thanatos bios* (vie-mort-vie) suggérant un processus initiatique de mort et de résurrection. Sous le nom de Dionysos, l'Âme (*Psyché*) est reliée à la Vérité (*Alétheia*). Dieu du vin et de l'ivresse, Dionysos s'identifie d'abord, aux yeux des orphiques, à l'étincelle divine que chacun porte en soi, à l'esprit immortel, au Soi. Notre corps est le gardien de l'âme, le lieu de toute renaissance à la Vie. Contrairement à une opinion largement répandue, les orphiques ne prétendent pas que le corps (*soma*) est le tombeau (*sema*) de l'âme. Tout au plus, ainsi que l'indique Platon, disent-ils que l'âme est sous bonne garde (*sozetai*) dans l'enceinte du corps et que celui-ci est la garde (*soma*) de l'âme¹⁰ : *Le corps est un vêtement pour l'âme qu'il habille, et est un spectacle admirable, qu'on en considère ou la composition ou l'union avec l'âme*¹¹.

Les anciens distinguent le moi inférieur, constitué de la personne et de son enveloppe physique (*eidolon*), du véritable Soi, l'Esprit d'essence divine (*Daemon*). Grâce aux Mystères le néophyte réalise qu'il est Esprit. L'Ange gardien qui transmet la Gnose est selon Valentin le propre Soi du chercheur. Aussi l'Esprit est-il décrit comme le Jumeau divin de l'homme. Le corps n'est un tombeau que pour celui qui y voit sa limite. Qui se prend pour le corps mortel est déjà mort. Qui cesse de s'identifier à lui fait de son corps le support de sa révélation. Le corps est digne d'admiration :

*Si la chair a été à cause de l'esprit,
c'est une merveille ;
mais si l'esprit a été à cause du corps,
c'est une merveille de merveilles.
Mais moi, je m'émerveille de ceci :
comment cette grande richesse
a habité cette pauvreté*¹².

Celle au regard farouche

Grâce à Diodore de Sicile nous apprenons que pour l'amour de son épouse, Orphée a l'incroyable audace de se rendre aux enfers. Par le pouvoir de son chant, il convainc la souveraine du monde souterrain de lui rendre celle-ci. Diodore met en parallèle l'exploit d'Orphée avec l'apothéose de Dionysos et de Sémélé : *Après avoir séduit Perséphone par l'harmonie de son chant, il la persuada de l'aider à réaliser ses désirs et*

⁷ Plutarque, frag. 178 Sandbach, in Reynal Sorel, *Critique de la raison mythologique*, PUF, p. 152.

⁸ Hippolyte de Rome, *Réfutations*, 5, 8, 40 idem, p. 166.

⁹ Proclus, *Commentaire sur le Timée*, 293 c., idem p. 166.

¹⁰ *Cratyle*, 400 b-c.

¹¹ ¹¹ OF 192 ; Porphyre, *L'antre des nymphes*, 14, trad. Y. Le Lay, Verdier, p. 73.

¹² ¹² *Evangile selon Thomas*, logion 29, Editions Metanoïa.

*d'accepter qu'il fasse remonter de l'Hadès sa femme morte, un peu à la façon de Dionysos - les mythes racontent, en effet, que celui-ci fit remonter de l'Hadès sa mère Sémélé, lui donna une part de son immortalité et l'appela d'un nouveau nom : Thyoné*¹³.

La figure émouvante de la femme d'Orphée apparaît enfin. Encore n'est-elle pas nommée. Est-ce Virgile, ou quelque auteur grec tardif, qui l'appelle pour la première fois *Eurydice*¹⁴? *C'était son nom, Eurudikè, celle qui s'étend et règne, Eurydice au vaste empire... Elle est règne et royaume, Euru. Celle qui embrasse, rassemble et montre. La juste aussi, l'équitable en son vaste ouvert qui rassemble, dikè, et montre ce qu'il rassemble, deiknunai, dicere*¹⁵. Auparavant elle est connue comme *Agriopé*, "celle au regard farouche, au visage cruel". Ce nom que lui donne le poète alexandrin Hermesianax semble mieux correspondre au tempérament de la dryade qu'Orphée délivre des enfers. Ce miracle n'est d'ailleurs pas unique : *Orphée a ramené les morts de chez Hadès*¹⁶.

L'instrument utilisé par Orphée, la lyre, symbole solaire d'Apollon et des Muses, est dans la tradition grecque celui des chants de victoire et de joie alors que la flûte, instrument de deuil, accompagne les cérémonies funèbres. La lyre est associée à l'éther et à l'empyrée. Alors que les pythagoriciens voient dans la flûte un instrument retenant l'âme sur terre, ils considèrent que la lyre l'élève jusqu'aux cieux. La lyre éveille en l'homme la part supérieure de l'âme : *Les hommes instruits, en imitant cette harmonie (celle des cieux) sur les cordes de la lyre et dans leurs chants, se sont ouverts la voie du retour en ce lieu*¹⁷. Chez les anciens nordiques, le son de la harpe symbolise le ciel et les aspirations spirituelles tandis que le cadre de bois représente la terre et les aspirations matérielles. Dans les Eddas, Gunnarr, le gardien de l'Or du Rhin, est jeté dans une fosse pleine de serpents représentant le séjour de mort mais charme ceux-ci en jouant de la harpe. La grande déesse magicienne doit se transformer elle-même en serpent pour s'insinuer jusqu'au cœur du héros et mettre fin à ses jours.

Le mythe d'Eurydice apparaît comme l'écho des rites initiatiques de passage, de mort et de renaissance. L'une des plus anciennes représentations de ceux-ci figure sur une fresque du sanctuaire (*adyton*) de la ville d'Akroriti, sur l'île de Santorin, détruite par une éruption volcanique à l'Âge de bronze. Au centre de cette fresque, une jeune fille est assise dans une attitude dramatique inhabituelle. De la main droite, elle se tient le pied droit d'où coulent quelques gouttes de sang. De la gauche, elle se touche le front tout en esquissant un geste de douleur, comme si elle venait d'avoir un accident. Une fleur de crocus, tombée à terre, indique qu'elle était en train de cueillir des fleurs. L'ensemble de la fresque, associée à des représentations de la végétation, du sang et du sacrifice suggère un rite de passage à travers une mort symbolique, semblable à l'éternel retour des saisons. La jeune fille, qui personnifie la déesse de la végétation, endure les mêmes souffrances qu'elle. Son sang abreuve la nature mais par son sacrifice elle régénère le monde entier et renaît à une vie nouvelle. L'initiée s'identifie à la Déesse. La jeune fille porte dans sa chevelure un rameau d'olivier, symbole de paix, de victoire et de fécondité. Elle se trouve dans le même axe vertical que la divinité. A l'étage supérieur en effet, la Déesse, au centre, siège sur son trône. Adorée par deux animaux fantastiques, elle préside aux scènes de cueillette. Il n'est donc pas hasardeux de voir dans ce tableau une version archaïque des mythes de Perséphone et d'Eurydice, cueillies par Hadès à la fleur de l'âge.

¹³ *Mythologie des Grecs*, IV, XXV, 4, trad. A. Bianquis, Les Belles Lettres, p. 46-47.

¹⁴ justice totale, celle qui gouverne très loin, celle au vaste empire.

¹⁵ Roger Munier, *Eurydice*, élégie, Lettres vives, p. 7-8.

¹⁶ Isocrate, *Busiris*, 8 cité par A. Béague, *Les Visages d'Orphée*, PUF, p. 70.

¹⁷ *Ciceron, Somnium Scipionis, De re publica*, 6, 18 cité par J.B. Friedman, *Orphée au Moyen Âge*, Cerf.

la Grande Déesse

La version du mythe d'Eurydice qui nous est aujourd'hui familière n'apparaît que tardivement d'abord de façon allusive chez Platon puis chez les poètes latins. Il s'agit manifestement d'une mauvaise interprétation des représentations d'Orphée reçu aux enfers et charmant la Déesse-Serpent Hécate (ou Agriopé), reine des mondes souterrains et maîtresse des animaux. Protectrice du mythe orphique, sa *teletê* (initiation) annuelle à Egine aurait, rapporte Pausanias, été fondée par Orphée. Génitrice des dieux et des hommes, souveraine des cieux et des enfers, Hécate aux multiples noms est une *ardente initiatrice aux mystères sacrés*¹⁸.

Symbole universel, le serpent personnifie l'aspect souterrain, chthonien, de la Déesse dans son rôle de Reine des morts. Une plaque de marbre autrefois encastrée sur la façade de quelque tombeau et aujourd'hui exposée au musée archéologique de Rhodes représente un cavalier, tourné vers l'arrière et le corps de face, tenant de sa main droite une coupe à pied haut, qu'il tend à un serpent lové dans un arbre. Le défunt, souvent appelé sur les inscriptions « Héros », offre du vin, boisson d'immortalité, à la divinité-serpent. Chez les Etrusques des serpents habillent les démons qui tels Charun ou Tuchulcha accompagnent et guident le défunt pour son dernier voyage. Bien qu'en relation avec la mort, le serpent est synonyme de vie. Se desquamant pour réapparaître sous une nouvelle forme, il évoque le perpétuel renouvellement de la nature. Associé à Osiris, il incarne les forces issues du sol. Sous l'aspect de l'ouroboros, il encercle le monde sensible et le sépare du chaos. Vainqueur de tous les maux, il manifeste le pouvoir de guérison dans le Caducée d'Hermès. Gardien des trésors, protecteur du foyer, il meurt et renaît comme le soleil, disparaissant sous terre avant de renaître à la lumière du jour. Les spires du reptile évoquent les cycles solaires. Selon les textes sacrés de l'Inde, le soleil couchant, tel un embryon caché par la nuit, pénètre la matrice d'Agni avant de se délivrer à l'aube *comme le serpent de sa peau*¹⁹. En rejetant leurs peaux de serpent, les Adityas - les Soleils, fils d'Aditi, la Déesse-Mère - accèdent à l'immortalité²⁰.

Déesse des animaux et Génitrice universelle, la Grande Déesse est la Mère de tous les êtres. A l'époque néolithique apparaissent les premières images plastiques d'une femme obèse nue ("stéatopyge") symbolisant les forces de la fertilité. Les statuettes cycladiques perpétuent cette tradition de nudité, abandonnée par la suite. Certaines de ces déesses portent un enfant sur la tête, ou sont assises sur un trône. Sur un récipient prépalatial (2600 - 2000 av. J. C.) de Malia, en Crète, la déesse nue de la fertilité est gravée les jambes écartées. De fort étrange façon, de telles images perdurent jusque dans l'iconographie chrétienne. Au cloître Saint Trophime d'Arles, par exemple, est sculptée une femme nue debout, les jambes écartées, sur le dos d'un chien à queue de dauphin (autre image du serpent) : entre ses jambes est assis Bacchus enfant.

A Malte, on a retrouvé à l'intérieur de l'hypogée de Hal Safliëni, sanctuaire mégalithique, la statuette d'une déesse endormie datant de 4000 avant notre ère, maintenant exposée au musée archéologique de La Valette. Son corps arrondi, aux larges hanches et aux énormes seins, à l'origine peint des couleurs rouges de la vie, évoque l'épanouissement de la féminité. Prêtresse des initiations et des révélations souterraines, la déesse veille de son sommeil magique la sépulture. Installée dans une pièce en forme d'œuf, représentant la matrice régénératrice de la Nature, elle est l'oracle de l'au-delà.

¹⁸ *Orphée, Hymnes*, trad. Jacques Lacarrière, Imprimerie Nationale, p. 37.

¹⁹ *Satapatha Brahmana*, II, 3, 1, 3 cité par A.K. Coomaraswamy, *La doctrine du sacrifice*, Dervy, p. 60.

²⁰ *Pancavimsa Brahmana*, XXV, 15, 4, idem p. 59.

La Crète est une autre source de toutes ces représentations associant l'image de la fécondité et de la naissance avec celle de la mort et des puissances de la terre. A l'intérieur du palais de Cnossos, l'on a découvert d'admirables statuettes de la Déesse aux serpents, la poitrine découverte, ce qui est un signe de deuil selon de vieilles traditions dont Homère se fait l'écho. Un trône d'albâtre entouré de griffons²¹ serait celui de la Déesse-reine. Puissance créatrice universelle, la Grande Mère est la déesse chthonienne par excellence. Lorsqu'elle porte un enfant dans ses bras, elle est appelée *kourotrophos*. Cet enfant est tantôt son fils et tantôt son conjoint. Parfois présenté comme maître des animaux (*Potis thérôn*), il est accompagné d'un bouquetin ailé ou d'un griffon ou empoigne deux lions. Le jeune dieu disparaît chaque année avec la végétation pour resurgir avec les premiers bourgeons du printemps :

*Le vainqueur triomphant de l'Hadès et le sauveur de l'Amour,
le voici, c'est le jeune Prince des Lys...
Désormais c'est la main de la Mort
qui nous fait la grâce de Vie²²...*

Cybèle, Mère des dieux, Déesse de la Montagne, liée aux aspects les plus sauvages de la nature se montre en compagnie de son fils/amant, Attis, à bord d'un chariot tiré par des lions. Le Mariage sacré, l'union de la Déesse et du Dieu, représente la fertilité de la terre et le cycle des saisons. Cette union nuptiale rappelle celle des autres couples sacrés que forment Dionysos et Ariane, Isis et Osiris ou encore Jésus et Marie. La pomme de pin, que tient l'enfant Jésus assis sur les genoux de la Vierge Noire de Montserrat, est l'image de la vie une et multiple. Ce fruit, parce qu'il contient un nombre infini de graines, couronnait déjà le *thyrsos*²³ de Dionysos. En raison de leur nature prolifique, on mettait de jeunes pousses de pins dans la corbeille utilisée lors de la fête des Arrhéphories.²⁴

La caverne qui ouvre l'accès aux mondes infernaux est la matrice de la Terre-Mère et le lieu du "regressus ad uterum". L'initié meurt pour renaître à une nouvelle condition. Dionysos lui-même s'incarne sous la forme du reptile. La Déesse-Serpent donne la mort comme elle donne la Vie. On offrait, paraît-il, en sacrifice à Agriopé-Eurydice des victimes humaines dont la mort était occasionnée par la morsure d'un serpent. Apollon devient le dieu de Delphes en maîtrisant le serpent Python, gardien du sanctuaire de la Déesse Mère Gê²⁵. Delphes où se trouve l'omphalos, le centre du monde.

En séduisant la Grande Déesse Serpent que symbolise en Inde la *kundalini*, l'Energie cosmique, et en s'unissant à elle, comme Shiva avec Shakti ou Zeus avec Rhéa²⁶ en forme de serpent, Orphée atteint l'immortalité. D'initié, il devient initiateur. D'homme, il devient dieu; à la fois mâle et femelle, Père et Mère. Comment pourrait-il ramener Eurydice à la lumière du jour ? Ayant réalisé la parfaite androgynie, l'amant ne fait qu'un avec l'Aimée. La Grande-Déesse chthonienne ne demeure pas en notre monde. Eurydice ne peut revenir sur terre puisque son vaste empire est celui du monde souterrain. La Déesse aux multiples visages est reine de la mort, autant que celle de l'amour.

Je chanterai Aphrodite

²¹ du moins selon la reconstitution - contestée - de Sir Arthur Evans.

²² Odysseus Elytis, *Axion Esti*, XVIII, Poésie/Gallimard, p. 148-149.

²³ bâton orné de lierre ou de feuilles de vigne, surmonté d'une pomme de pin, porté par les bacchantes.

²⁴ fêtes en l'honneur d'Athèna, célébrées en juin-juillet et comportant une cérémonie accomplie par deux petites filles, les arrhéphores transportant de nuit des objets sacrés.

²⁵ Gê ou Gaïa, déesse de la Terre, fille du Chaos, mère et femme d'Ouranos, le Ciel.

²⁶ Rhéa, fille d'Ouranos et de Gê, épouse et sœur de Chronos, mère de Zeus et d'autres dieux olympiens.

*Je chanterai Aphrodite, la toute belle,
Aphrodite l'étincelante à la chevelure d'or couronnée.
Je chanterai cette déesse très vénérée
dont les charmes vainqueurs firent la conquête de Chypre
où la porta le souffle puissant de l'amoureux Zéphyr²⁷...*

Ainsi chante Homère la Déesse de l'amour. Jaillissant de l'écume (*aphros*) fécondée par les organes génitaux d'Ouranos, Aphrodite au sourire est la déesse de la mer sereine. Surnommée la " Cyprienne ", la vague la dépose à Chypre, l'île du soleil, la perle vive de la Méditerranée. Aujourd'hui encore, on visite, non loin de Paphos les " Bains d'Aphrodite ". Il s'agit d'une conque remplie d'eau douce et claire, en partie recouverte par un figuier, où s'écoule une petite cascade. On y accède par un sentier de montagne. Selon la légende, il s'agirait là d'une fontaine de Vie. Se baigner en ce lieu où Aphrodite aimait à s'ébattre conférerait la jeunesse éternelle. C'est là qu'Aphrodite, malgré ses multiples amants, retrouvait sa virginité. Baignée, parfumée et coiffée par les Grâces, esprits de l'épanouissement végétal, Aphrodite est prête à danser. Sous chacun de ses pas naissent les fleurs. Qui la rencontre, couronnée de roses à l'heure où la brise dissémine des parfums, reçoit d'elle la grâce d'aimer la Sagesse :

*Mêlant sans cesse à ses cheveux des guirlandes de roses,
des fleurs odorantes, elle répand tout autour d'elle
ceux des Amours qui accompagnent la Sagesse²⁸.*

Puissance de la séduction, Aphrodite soumet l'univers entier à ses lois. Elle a le double visage de la Grande Déesse. Tisseuse du temps, elle est la Mère des Parques qui filent le destin. Gardienne de l'ordre cosmique, elle est appelée *l'horrible Ananké*. Divinité de la volupté, elle est également celle de *la Mort dans la Vie* et donc une autre image de Perséphone. Symbole de lumière et de beauté, elle est aussi surnommée *la noire, la tueuse d'hommes, celle des tombes*.

C'est peut être la légende de ses amours avec Adonis qui lui vaut ce surnom. Né de la liaison de Cyniras, roi de Chypre, et de sa fille Myrrha, métamorphosée en l'arbre qui porte son nom, le bel Adonis est recueilli enfant par Aphrodite. Celle-ci le cache dans un coffre qu'elle confie à Perséphone, pensant le mettre en sécurité dans les enfers. Mais Perséphone, piquée par la curiosité, ouvre la boîte. Voyant la beauté de l'enfant, elle décide de l'élever puis d'en faire son amant. Lorsque Aphrodite réclame son dû, la reine des enfers refuse de le restituer. Aphrodite en appelle à la justice de Zeus qui désigne comme juge la Muse Calliope - mère d'Orphée -. Calliope ordonne de partager en trois saisons l'année : Adonis devant passer l'une avec Perséphone, l'autre avec Aphrodite et la dernière seul. Grâce à ses charmes et à sa ceinture magique, Aphrodite réussit à convaincre Adonis de lui consacrer également la troisième part de l'année, ce qui déclenche la jalousie d'Arès, l'amant en titre d'Aphrodite. A Idalion, sous la forme d'un sanglier sauvage, il fonce sur Adonis et le met à mort. Du sang qui s'écoule naissent les anémones. Voyant la douleur d'Aphrodite, Zeus accepte de lui rendre Adonis pendant la belle saison.

Adonis est une autre forme du dieu-enfant, fils et époux de la Déesse. Son nom, d'origine sémitique, signifie Seigneur et se retrouve presque identique dans le rituel juif sous la forme d'Adonai. Il représente l'esprit de la végétation annuelle, qui meurt en hiver et renaît en été. Son culte est l'équivalent de celui d'Astarté et Tammouz, de Cybèle et d'Attis ou d'Isis et d'Osiris. Chaque année, en juillet, se tenaient les Adonies au cours

²⁷ Homère, *Des héros et des dieux, Hymne à Aphrodite II*, trad. F. Rosso, arléa, p. 90.

²⁸ Euripide, *Médée*, v. 844, trad. M. Delcourt, *Tragiques grecs*, La Pléiade, Gallimard.

desquelles l'on jouait la descente aux enfers d'Aphrodite et sa remontée en compagnie d'Adonis. Origène voit en lui la forme grecque du dieu phénicien Thammouz et fait allusion aux funérailles célébrant sa disparition, puis aux réjouissances fêtant sa résurrection.

Lucien de Samosate rapporte avoir assisté aux Adonies célébrées à Byblos, en Syrie, dans le sanctuaire d'Aphrodite. En l'honneur d'Adonis, les fidèles prennent le deuil et suivent des *orgies* (rites secrets). Ils célèbrent d'abord les funérailles d'Adonis, puis annoncent son ascension au ciel avant de se raser la tête comme les égyptiens après la mort d'Apis. C'est d'Alexandrie que Byblos reçoit le signal des Adonies. Selon une symbolique qui rappelle le voyage de la tête d'Orphée ou celui du coffre contenant le corps d'Osiris, une tête jetée à la mer depuis Alexandrie se rend directement jusqu'au port de Byblos : *Une tête, chaque année, vient d'Égypte à Byblos en flottant, et traverse en sept jours la mer qui les sépare. Les vents la portent en ce divin voyage. Jamais elle ne dérive et elle n'aborde seulement qu'à Byblos. C'est un miraculeux prodige. Il se produit chaque année*²⁹... Selon une autre version, une lettre écrite par les femmes d'Alexandrie est confiée à un vase jeté à la mer pour annoncer qu'Adonis est vivant. Et chaque année à la même période les dévots de la Déesse fêtent les retrouvailles d'Aphrodite et d'Adonis.

Représentée bisexuée, Aphrodite porte parfois une barbe : *A Chypre, elle a une statue où elle est représentée le corps barbu, mais en costume féminin, avec un phallus et des parties viriles, et l'on pense qu'elle est à la fois mâle et femelle*³⁰. Lors des Adonies, les initiés reçoivent un phallus et du sel, images de la déesse née de l'écume et de la mer. Aujourd'hui encore, le logo de l'île de Chypre est la statue en marbre de l'Aphrodite de Soli, exposée au Musée de Nicosie. Si l'avant de son corps nu est délicieusement et délicatement féminin, l'arrière est par contre celui d'un jeune homme. Elle symbolise l'androgynie sacrée, l'union du masculin et du féminin, l'unité retrouvée, la victoire de l'amour sur la mort. On peut déceler là une résurgence des "divinités jumelles" que l'on retrouve figurées en Méditerranée depuis l'âge ancien du bronze. Certaines de ces statuettes sont constituées de deux divinités accolées en forme de croix. Sur le corps qui se dresse à la verticale, les seins apparaissent nettement. Associées au culte de la fécondité, de telles figurines célèbrent l'unité dans la dualité, le pouvoir créateur du "deux fait un".

de la Vierge Aphrodite à la Vierge Marie

Né d'une vierge comme Jésus, Adonis meurt comme lui et renaît à l'équinoxe du printemps. Certaines écoles gnostiques, comme les Naassènes, reprendront ce mythe qui signifie le jeu d'aller et retour de la vie vers la mort et de la mort vers la vie. Adonis est Perséphone en ce qu'il est le corps matériel soumis à la mort. Il est Aphrodite en ce qu'il est joie de vivre du Vivant. Si l'Aphrodite populaire (*pandémienne*) représente la sexualité et assure la génération, l'Aphrodite céleste (*Ouranía*) est la force d'amour transcendante qui guide l'âme vers sa délivrance. En s'unissant à la Déesse, Adonis se fond en son essence originelle.

Déesse de l'amour spirituel, Aphrodite est assimilée à Isis, la *Mère aux mille nom, Mère du monde*. Apulée s'adresse à Isis : *Vénus du ciel qui, au commencement des temps, a uni les sexes opposés en engendrant l'Amour*³¹. Elle devient Sophia puis la Vierge Marie dont le culte ne fait que se substituer à celui d'Aphrodite. Toujours à Chypre, là où se trouvait jadis le grand sanctuaire de Koukia dédié à la Déesse, s'élevait une église connue sous le nom de *Vierge Marie Aphroditissa*. De nombreux festivals, comme celui des fleurs

²⁹ Lucien de Samosate, *La Déesse syrienne*, VII, trad. Mario Meunier, Trédaniel, p. 47.

³⁰ Macrobe, *Saturnales*, III, 8, 2, trad. Richard, cité par L. Brisson, *La bisexualité dans l'antiquité gréco-romaine* in *L'Androgynie*, Cahiers de l'Hermétisme, Albin Michel.

³¹ Apulée, *Métamorphoses*, XI, 2 trad. P. Grimal in *Romans grecs et latins*, La Pléiade, p. 355.

ou celui du vin, rappellent les fêtes en l'honneur de Dionysos. La Déesse est partout présente dans le doux pays de Chypre, où l'amour va de pair avec la beauté des paysages, l'intensité de la mer et la douceur du climat. Aphrodite *Anadyomène* - celle surgie de l'eau - laisse ruisseler l'eau de mer de ses cheveux à Paphos. Maîtresse des amours, elle est la Déesse primordiale :

*Déesse génitrice par la mer enfantée, nocturne vagabonde
Et nocturne accoupleuse, tisseuse de tous les destins
Puisque le monde vient de toi, tu régis l'univers³²...
Gouvernes ses trois parts, et tu enfanteras toutes choses
Existant dans le ciel, sur la terre prodigue et au fond de la mer...*

(J. Lacarrière, *Orphée, Hymnes*, 55)

LES AMOURS D'ORPHEE

Il semble bien que les poètes officiels de l'Antiquité aient compilé, puis remanié en une vaste synthèse littéraire les traditions anciennes mais fragmentaires qui leur étaient parvenues, sans être réellement à même d'en mesurer toute la portée symbolique et initiatique. Quoiqu'il en soit, examinons la version du mythe qu'ils nous ont léguée, puisque c'est elle qui, ayant désormais cours, servira de support à toutes les interprétations ultérieures. Voyons les affluents boueux, avant de remonter à la source.

Pour Antipater de Sidon, poète syrien de l'Anthologie palatine, du II^{ème} siècle avant notre ère, célèbre à Rome pour sa virtuosité, Orphée n'est déjà plus qu'un souvenir littéraire. Bien que de naissance divine, il n'a pu échapper à la mort et son pouvoir avec lui s'est perdu. Les dieux eux-mêmes ne peuvent protéger leurs enfants :

*Par tes charmes, Orphée, Tu n'entraîneras plus
les chênes, les rochers, ni les hordes de fauves
errant en liberté. Tu n'endormiras plus
les hurlements du vent, la neige et ses rafales,
la grêle, le ressac des vagues de la mer.
Tu n'es plus... Ah ! combien les filles de Mémoire
te pleurèrent, surtout ta mère Calliopé.*

(trad. Felix Buffière, in *Le fil d'Ariane*, p. 54)

Orphée apparaît à plusieurs reprises dans l'œuvre de Virgile. Orphée est le poète par excellence, capable d'émouvoir tous les êtres et la nature elle-même. Il en est ainsi du chant du Silène de la VI^{ème} Eglogue des *Bucoliques*. Dans la IV^{ème} Eglogue, où les chrétiens verront l'annonce prophétique de l'avènement du Christ, Virgile souhaite égaler, voire dépasser la beauté et la puissance des vers d'Orphée pour chanter l'enfant qui, né d'une Vierge, doit établir un nouvel âge d'or :

*Mes chants l'emporteront sur les hymnes d'Orphée
Quoique sa mère fût la muse Calliope,
Et je vaincrai Linus, fils du bel Apollon.*

(traduction Paul Valéry)

³² Jacques Lacarrière, *Orphée, Hymnes*, 55, Imprimerie Nationale, p. 151.

Lorsqu'il invoque la Sibylle de Cumès, Enée se souvient d'Orphée qui, grâce à sa lyre aux cordes harmonieuses, a pu ramener les Mânes de sa femme. Après avoir observé les ombres infortunées et traversé un espace intermédiaire, Enée franchit les portes de riants paysages aux délicieuses pelouses. C'est dans la lumière pourpre du séjour des bienheureux qu'Enée rencontre Orphée. Celui-ci joue de sa lyre pour le plaisir de ses compagnons qui dansent et chantent :

*le prêtre de Thrace, en longue robe, fait harmonieusement parler
les sept notes du chant et tour à tour vibrer sa lyre
De ses doigts et de son plectre d'ivoire...*
(Enéide, VI, 645)

Au livre IV des Géorgiques, Virgile élabore sa propre version de la légende. Alors qu'elle fuyait les avances d'Aristée, Eurydice est mortellement piquée par un serpent. Inconsolable, Orphée réussit à émouvoir par son Chant les Euménides ainsi que Cerbère, le monstre gardien du Tartare. C'est au moment où tous deux s'approchent de la lumière du jour que se situe le célèbre épisode qui voit la ruine de tous ses efforts :

...Eurydice

*avec lui remontait vers le jour, le suivait
à quelques pas – c'était la loi de son retour
quand soudain (ô folie bien digne de pardon
si la mort pardonnait !) il cède à son amour,
il s'arrête, il oublie la loi de Proserpine,
se retourne, et voici qu'aux portes de la vie,
il brise son espoir et le pacte funèbre.*
(trad. Abbé Delille, in La poésie latine, Seghers, p. 209)

A cause d'une faiblesse bien compréhensible, Orphée au lieu de donner à sa moitié l'occasion d'une seconde naissance, provoque sa seconde mort. Au lieu de vaincre la mort, il est vaincu par elle. Désespéré, Orphée erre de par le monde en gémissant. Il apparaît humain, trop humain et la perte de son amour le plonge au Comble de la souffrance. Si ses pleurs émeuvent les tigres et les chênes, ils ont le don d'irriter les femmes de Thrace qui le mettent en pièces, au cours des orgies nocturnes en l'honneur de Bacchus. Sa tête, *même détachée de sa nuque blanche comme le marbre*, roule dans les tourbillon de l'Hèbre, un des fleuves de la Thrace, et continue à chanter :

*Pourtant tandis qu'aux lots tumultueux de l'Hèbre
roulait sa tête exsangue et s'enfuyait son âme,
ses lèvres dans la mort appelaient Eurydice
et l'écho des vallées redisait : Eurydice !*

(id. p. 209)

Nous sommes bien loin du mythe initial. Malgré la grandeur littéraire de l'œuvre, la loi de l'entropie a joué. La beauté de la forme annule la puissance du symbole. La légende d'Eurydice n'a rien d'orphique. Avec Virgile, le poète n'est plus l'aède, l'interprète des dieux mais le Chantre des puissants du jour. L'Enéide est un hymne à la gloire de la déesse-Rome et du divin Auguste. La IV Eglogue est dédiée au consul Pollion. Les Géorgiques sentent la commande officielle, et la dédicace à Gallus est supprimée dès la disgrâce et le suicide de ce dernier. Voilà bien là un exemple du goût des romains pour l'histoire aux dépens de la métaphysique.

Nous ne sommes guère mieux loti avec Ovide. Son œuvre majeure, les Métamorphoses, est une fastidieuse compilation mythologique. Celle-ci, dénuée de tout sens

du sacré, culmine dans une apothéose de César et d'Auguste. S'il chante Orphée, c'est pour dénaturer un peu plus un mythe déjà bien édulcoré. Désespéré d'avoir perdu une seconde fois Eurydice, Orphée fuit les femmes et repoussent leurs avances. Il aurait reporté son amour sur les jeunes garçons et c'est lui qui aurait initié les peuples de Thrace à la pédérastie. Orphée devient le chantre de tous les jeunes garçons aimés des dieux : Cypris, Ganymède, Hyacinthe... Certes Ovide n'a pas inventé l'histoire des amours d'Orphée et de Calaïs, fils de Borée. Un poète hellénistique, Phanoclès (environ 225 avant notre ère) y fait déjà allusion dans un long poème, « les Amours », consacré aux amours des dieux et des héros pour les jeunes gens. Certes la pédérastie est parfaitement admise en Grèce où elle est même un art de vivre. Platon en fait l'éloge tout en la sublimant dans son Banquet, et Strabon rapporte qu'en Crète c'est une marque d'infamie pour un enfant bien fait de ne pouvoir trouver d'amant. Laisser cependant entendre qu'Orphée aurait inventé la pédérastie par dépit ou par mépris du sexe féminin relève d'une simple fiction littéraire. De là en tout cas vient la disgrâce dans laquelle sombre notre héros pendant des siècles puisqu'un Joachim Du Bellay utilisera encore pour désigner la pédérastie l'expression : *l'amour d'Orphée !*

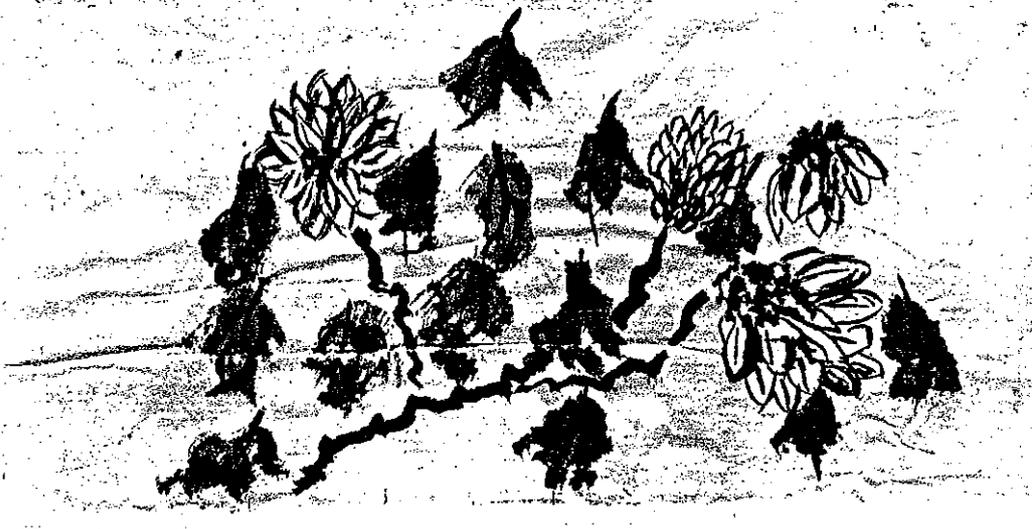
Nous trouvons là un exemple frappant de la dégénérescence des mythes, ravalés au rang de pures fables. Dès lors qu'un symbole n'est plus compris dès lors que le poète, au lieu d'être un intermédiaire entre l'homme et les dieux laisse libre cours à sa fantaisie personnelle dans un but mondain, l'art cesse d'être sacré et le Verbe est profané. Alors que la racine grecque *mu* se réfère à la bouche fermée, au silence, et donc à l'indicible, le mythe n'est plus une voie d'accès au mystère. Les mythes antiques ont particulièrement souffert du délire imaginatif des poètes grecs et latins : ... *les poètes, qui dès lors n'étaient plus des écrivains sacrés comme à l'origine et ne possédaient plus l'inspiration « supra-humaine », en les développant et les modifiant au gré de leur imagination, en les entourant d'ornements superflus et vains, les obscurcissent et les dénaturent, si bien qu'il devint souvent fort difficile d'en retrouver le sens et d'en dégager les éléments essentiels...*

(René Guénon, Aperçus sur l'initiation, Editions Traditionnelles, p.122).

Faut-il se réjouir que les auteurs chrétiens, récupérant pour leur compte le mythe, n'y voient plus qu'une simple fable morale ? Dans sa « Consolation philosophique », malgré quelques beaux vers sur la justice divine et l'éternelle harmonie, Boèce n'offre aux sermons chrétiens qu'un symbole vidé de sens :

*Celui qui tourne ses regards vers la nuit
perd la lumière suprême du souverain bien.*

Yves Moatty
(à suivre)



LA GNOSE AU QUOTIDIEN

*Quant à Celui qui maîtrisait la substance de
l'univers, utiliserait la puissance des six
souffles et ferait ainsi une excursion dans
l'infini, de quoi dépendrait-il encore ?*

*Aussi dit-on : « L'homme parfait est sans
moi, l'homme inspiré est sans oeuvre,
l'homme saint ne laisse pas de nom ».*

Tchouang-tseu

Au Saint buveur !

Ivresse qui ne doit rien à l'enivrement car il n'y a eu ni vin, ni verre, ni buveur !

Et cependant, il y a l'ivresse.

Comme une route sans la plaine, un reflet sans le lac, un vol sans l'oiseau.

Une sublime réalité sans l'homme.

Et néanmoins grâce à lui, central dans la percée de l'immédiat, pourvu seulement qu'il s'y prête, chaque sens en alerte et vide de ce qui n'est légèreté d'un souffle au point précis de son total accord avec l'ordonnance de l'univers.

Et de soi-même.

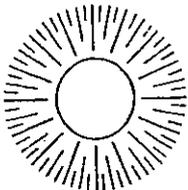
Plongeur, indistinct de l'océan.

Offert.

De l'exacte façon dont le pigment se livre à la lumière pour former la couleur.

Ivresse qui ne tient qu'à l'ivresse, comme sereinement s'impose l'aube à celui qui sort, vivant, d'un sommeil sans le rêve.

Jacques



Un malentendu permanent

Le psychique a le souci de s'affirmer en tant que personne.

Le gnostique a le souci de se dégager de l'emprise de la personne.

Le premier a le sens du particulier : il se veut différent.

Le second, découvrant son identité dans le retour à l'un indifférencié, se reconnaît universel.

Le psychique se personnalise. Le gnostique s'impersonnalise. Quand il croit à un Dieu créateur, le psychique tente de personnaliser sa relation avec lui, d'où par exemple son culte pour chacune des trois personnes de la Trinité : Dieu le Père, Dieu le fils, Dieu l'Esprit saint.

Le gnostique se découvre lui-même dans sa réalité suprême en liquidant le malentendu de la personne : « je ne suis pas un tel ; je ne suis pas ce mental ; je ne suis pas ce corps ».

Dans sa relation avec Dieu, le psychique se conforme aux lois religieuses que lui dictent ses devoirs et lui laissent entrevoir les récompenses ou les punitions qui l'attendent.

Au cours de l'initiation, le gnostique découvre petit à petit que l'initiateur et l'initié ne font qu'un, ce dernier étant simplement l'occasion pour l'initiateur de se révéler à lui-même. Il n'y a pas union de l'initiateur et de l'initié, il y a disparition volontaire de l'initié lors de la prise de conscience du réel unique.

Le dialogue entre psychique et gnostique est impossible. Le psychique, dont l'entité est illusoire, n'a pas qualité pour parler du salut du gnostique.

Le gnostique mène une vie commune au milieu des psychiques ; et s'efforce d'éviter les conflits qu'engendrent les croyances en la réalité de la personne. Il sait que la nature de la perception des créatures relève du rêve, mais il ne cherche pas à s'inscrire en faux contre elle car les images qui en découlent sont nécessaires au jeu de la révélation. En effet, si la personne, image suscitant les images, pouvait découvrir la nature véritable unique et toute-puissante du gnostique, qui est lumière et conscient d'être lumière, l'unique ne serait plus l'unique, le tout-puissant ne serait plus le tout-puissant. L'occultation par la personne est donc nécessaire à la révélation. Elle est voulue par l'unique initiateur. Il choisit ses rares initiés en fonction de critères qui déroutent complètement le psychique. Ainsi le secret est préservé et bien gardé.

Emile



LE FEU DE L'ESPRIT

Tout lieu de la Révélation est unique. Marsanne est donc le lieu unique où s'exprime l'Inconnaissable. Réunis à l'occasion de la Pentecôte 2002, nous avons eu le sentiment d'être ensemble au centre du monde. Si nous n'avons pas vu apparaître sur nous des langues de feu, nous avons donné la parole à l'Esprit et appris à apprécier la nature du Je. Dans une subtile unité, le mental a lâché prise.

Pour la Bible hébraïque, la Pentecôte est le cinquantième jour à partir de Pâques. Le peuple juif se réunit pour célébrer la fête des moissons du blé et partager les premiers pains fabriqués avec le grain nouveau. Cette fête agricole rappelle la sortie du désert et les premiers pas d'Israël sur la Terre promise où coulent le lait et le miel. Les juifs de la Diaspora célèbrent la transmission des Tables de la Loi au sommet du mont Sinai. Yahvé se révèle à Moïse dans le buisson ardent : *Je suis ce que je suis*. L'Eglise reprend ce symbole et y voit la descente de l'Esprit Saint sous la forme de flammes : *Tout à coup, vint du ciel un bruit tel que celui d'un violent coup de vent, qui remplit toute la maison où ils se tenaient. Ils virent apparaître des Langues qu'on eût dites de feu ; elles se divisaient, et il s'en posa une sur chacun d'eux. Tous furent remplis de l'Esprit Saint et commencèrent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer*¹.

L'Eglise opère un véritable tour de force. Elle fonde son monopole sur de simples hallucinations élevées au rang du dogme. Après avoir inventé la résurrection, elle invente la Pentecôte où les apôtres reçoivent collectivement l'Esprit. Ils deviennent ainsi les seuls habilités à prendre la parole au nom du Christ. L'Esprit a parlé à travers quelques hommes. Il devra désormais passer par l'intermédiaire de l'institution fondée par eux : *Hors de l'Eglise, point de salut*. L'évêque seul peut prêcher au nom de Dieu pour le bien de la collectivité. Qui prétend avoir le don de l'Esprit en dehors de l'Eglise est taxé d'hérétique. L'histoire du christianisme est celle de l'aliénation d'une secte intolérante qui a réussi.

Le symbolisme de la Pentecôte mérite bien plus qu'une vision étriquée. La fête des moissons est celle de la renaissance. Le grain enfoui en terre à l'automne connaît d'abord la dure et longue nuit de l'hiver. Il germe ensuite au printemps et grâce à la lumière du soleil donne un bon fruit en été. Après avoir pourri, le grain se transforme en blé. Un peu de ferment suffit pour lever les premiers pains. La terre vierge a été travaillée et débarrassée de tout ce qui faisait obstacle à la révélation. Lorsque le mental est vide, l'esprit paraît. L'homme n'est plus la proie de ses concepts et se laisse guider par les lois naturelles. La véritable Pentecôte est jaillissement de l'Esprit dans un flot de lumière.

Le feu est intérieur et individuel : *Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière*². La délivrance ne peut être collective. L'Esprit souffle où il veut et se moque des institutions. Qui est *pauvre en esprit* est disponible pour l'intuition. Il laisse le Soi travailler en lui sans la moindre intervention du mental. Il reçoit la lumière et illumine le monde entier. Il reçoit le Tout et peut donner le Tout. Lorsque le désir est abandonné, chaque instant est célébré dans une attention sans intention. L'Absolu voit par les yeux de l'éveillé et parle par sa bouche. A la question : *Qui suis-je ?* répond : *Je suis Cela d'où provient la question*.

L'Esprit ne se trouve nulle part ailleurs qu'en nous : *Nous devons travailler pour atteindre la bouddhété de notre propre nature et ne pas la chercher en dehors de nous-mêmes. Celui qui reste dans l'ignorance de sa nature est un être ordinaire, celui qui est illuminé par sa propre nature est un Bouddha*³. Les maîtres décrivent la mauvaise attitude qui nous entraîne sur la mauvaise pente. Ils peuvent mettre en garde contre le chemin de l'erreur mais non faire voir l'erreur elle-même puisqu'elle est ce qui empêche de voir. L'homme ne se rend pas compte que le sentiment de la séparation est la racine de l'illusion. Le mental se plaît à diviser pour régner. Il crée ce dont il a besoin pour nous égarer et nous attraper. Si je me laisse prendre à ses rets, je suis dans l'aveuglement.

Si je réalise par contre le caractère irréal de la séparation, alors le monde entier est sacralisé. Autre que moi n'est pas. Rien ne peut m'occulter si ce n'est moi. La manifestation

a sa raison d'être. Elle est l'occasion de ma reconnaissance. Que serait l'univers sans celui qui l'observe ? L'Être prend sa source au sein du Non-Être. De l'Être procède le Père, le Fils et l'Esprit. Le Père est la Conscience suprême, l'Esprit la mère et le Fils la volonté de se manifester : *J'étais un trésor caché et J'ai voulu être connu*⁴. Je me suis manifesté dans la chair et grâce à ce corps limité je m'affirme en tant qu'illimité. Je suis Parfait en moi-même et n'ai aucun point de comparaison. Je dois donc créer une forme limitée pour me contempler en elle. Bien que je sois pleinement dans le monde, je ne suis pas du monde. Je ne suis pas soumis à la loi du destin qui est le lot de ma manifestation : *Je suis l'être de toute chose en mode sensible et selon l'entendement ... Rien n'est Mon Être*⁵. Dès que s'efface le sentiment de la dualité et que cesse l'ignorance, le corps devient corps-lumière et l'apparence, transparence :

*Si la chair a été à cause de l'esprit,
c'est une merveille;
mais si l'esprit a été à cause du corps,
c'est une merveille de merveilles*⁶.

Je suis pure lumière. La matière elle-même est lumière. Issue de l'Absolu, la Conscience une s'identifie à la forme et devient stérile. Un simple changement de regard, une métanoïa, et elle redevient féconde. En me découvrant moi-même, je porte un autre regard sur ma manifestation. Il faut qu'il y ait un observateur pour que la conscience puisse agir. Qui laisse le Soi travailler cette bonne terre obtient le plus beau fruit qui soit.. Lorsque le psychisme cesse de se prendre pour le maître, la personne disparaît. Réservoir d'énergie, essence de nourriture, le corps est aussi l'instrument de la révélation. Pour l'éveillé, le corps et l'esprit cessent de s'opposer. J'ai créé l'univers pour me reconnaître. La mort physique n'est qu'une transition dans mon imagination et je me reconnais dans ce corps ainsi que dans tous les corps. Comment le corps pourrait-il être un obstacle ? *Quand le mental se fond dans le Soi, le corps ne pose plus aucun problème. Il reste ce qu'il est, un instrument de connaissance et d'action, l'outil et la manifestation du feu créateur interne. Le dessein ultime du corps est de servir à la découverte du corps cosmique qui est l'univers dans sa totalité*⁷.

Qu'est-ce que le corps du gnostique ? Quiconque a approché Emile ou un sage de l'Inde s'est rendu compte que ce corps de chair ne semble pas connaître le stress. Le stress empêche le corps de fonctionner harmonieusement. Le corps est un merveilleux réservoir d'énergie et dans celui du gnostique, l'énergie entre pleinement en action. Quand le corps est performant, tout vient naturellement. Heureuse la chair qui n'est pas perturbée par le psychisme. Débarrassé de la personne, le corps est libéré des émotions, du va et vient incessant des pensées. Sensible à tout ce qui se passe autour de lui, l'éveillé manifeste des émotions sans pour autant être lié par elles. Celles-ci restent pour lui du domaine de la manifestation. En lui, le lieu de l'émotion n'est pas localisable. Si la pensée cesse d'exercer sa pression et que l'émotion s'exprime naturellement, le corps retrouve son équilibre. Prisonnier des émotions, le corps trinque. Les tensions développent les tensions alors qu'il suffit de lâcher prise. Loin d'être un obstacle, l'émotion est pour l'éveillé l'outil de sa pédagogie. Ayant donné libre cours à sa colère, il n'en conserve pas la moindre trace. N'étant pas la proie de son émotion, son mental n'en est nullement affecté. Alors que les émotions du psychique prennent pour support un objet extérieur, la Joie du gnostique est sans support et sans objet. Elle est libre jaillissement, reconnaissance du Soi par le Soi.

Ne se souciant pas du futur, le gnostique a pleinement confiance en son Père. C'est pourquoi il laisse en lui place pour le Soi : *Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ne moissonnent ni ne ramassent dans les granges, et votre père céleste les nourrit... Ne vous inquiétez donc pas de demain : demain s'inquiétera de lui. A chaque jour suffit sa peine*⁸. Seule la peur refuse de lâcher prise. La peur de la mort est nourrie par les désirs qui entraînent la souffrance et sont l'antichambre de la mort. Obnubilé par quelque crise grave provoquée par les grands événements de l'existence, le mental se laisse surprendre. Quel bonheur que le surgissement de l'imprévu ! Le Soi se révèle brutalement. Me reconnaissant en Lui, je sais que Je suis Cela. Ma jubilation ressemble à celle que procure la mort. Grâce à l'arrêt des processus mentaux en cours, je rentre enfin à la maison. Tel le prince de l'Hymne

à la perle, je revêts mon vêtement de gloire et monte à nouveau sur le trône. Mon jeu a pleinement marché. Je suis de retour au royaume de l'Inconnaissance :

*Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,
et il connaîtra la fin,
et il ne goûtera pas de la mort⁹.*

Entre ce commencement et cette fin, il y a une très grande diversité de cheminements. Il existe autant de voies qu'il y a de chercheurs. La femme du logion 96 prend un peu de ferment pour faire lever la pâte et obtenir de gros pains. Celle du logion 97 ne se rend même pas compte que la farine se déverse derrière elle : elle est dépossédée de son avoir sans le savoir. L'une laisse agir le ferment du Soi, l'autre se laisse agir par lui. Le semeur laboure la terre pour qu'elle soit libre de toute surimposition. Par ce travail de dépossession, la vérité se révèle. Désencombrée des pensées, la terre vierge du mental est féconde. Lorsque s'évanouit toute pensée, y compris la pensée même de Dieu, alors seulement Dieu paraît en son essence nue : *L'homme ne doit pas se contenter d'un Dieu qu'il pense car lorsque la pensée s'évanouit, Dieu s'évanouit aussi... Bien plutôt, on doit posséder Dieu dans son essence... qui possède ainsi Dieu dans son essence saisit Dieu selon le mode de Dieu¹⁰.*

Saisir Dieu en son essence, c'est laisser Dieu nous saisir par la fusion du sujet et de l'objet. Dans l'Amour disparaissent et l'Amant et l'Aimé. La pensée c'est l'occultation et la pensée de Dieu c'est l'occultation de Dieu. Chez les soufis, la folie d'amour de Madjnûn pour Laylâ est proverbiale. Ne va-t-il pas jusqu'à dire un jour à son aimée qui approche : *Eloigne-toi de moi !* Non par dédain, mais parce que l'Aimée intérieure est infiniment plus présente dans le cœur de l'Amant que son apparition physique :

*Je suis en vérité Qays 'Âmir et Laylâ,
Amant, Aimé, entre les deux Je suis Amour.
Je suis l'Adorant, l'Adoré en toutes formes.
C'est moi qui suis seigneur, c'est moi qui suis esclave¹¹.*

L'éveillé ne laisse pas de prise aux pensées aussi élevées soient-elles. En lui, la conscience même disparaît. Les pensées n'ont plus la place de se poser et les images se dissipent. Lorsque je parle des pensées, je fais allusion aux pensées discursives qui créent sans cesse de nouvelles situations. Les pensées perceptives par contre ne posent aucun problème. A une perception, chacun réagit mais l'éveillé ne crée pas une situation provoquant une réaction en chaîne. Par delà le flot des pensées, il remonte à la source. Il agit sans se laisser manipuler par le mental. Le Soi est toujours présent dans l'action sans intention. Le Verbe jaillit du silence intérieur. Lorsque je suis à l'écoute, alors tout est harmonie, jeu de Dieu. L'artiste ne connaît d'autre loi que celle de l'amour : *Je cherche les notes qui s'aiment.* Salieri ne disait-il pas du plus grand de tous les musiciens : *Mozart a en main la plume de Dieu.*

La musique est voie de l'Absolu, porte ouverte du mystère. Le mental est captivé par la beauté du chant. Les pensées sont en suspens lorsque danse l'univers. La musique est dissolution de la personne et retour à l'unité. Tel est le cas du moins de la musique sacrée où le musicien s'efface et laisse s'exprimer le Verbe. Oubliant son moi le musicien n'a d'autre loi que celle du Tout et d'autre voix que celle des sphères. Un jour qu'il se promenait dans la forêt, l'empereur des Indes, Akbar le grand, surprit le concert solitaire de Tansen, premier chanteur de la cour. Il fut littéralement ravi car il n'avait jamais entendu un chant aussi pur et aussi parfait. Il lui demanda : *Pourquoi ne chantes-tu pas aussi merveilleusement pour moi ?* Tansen répondit : *Lorsque je suis à la cour de l'empereur, je chante pour plaire au prince de ce monde. Lorsque je suis dans la solitude, ce n'est plus moi mais le roi de l'univers qui chante par ma bouche.*

Lors de ce séminaire de la Pentecôte 2002, le feu de l'Esprit a vivifié en nous la flamme de l'Amour. Et nous avons senti l'immense présence de celui qui a dit :

*Celui qui est près de moi est près de la flamme,
Et celui qui est loin de moi est loin du Royaume¹².*

Yves

1. Actes des Apôtres, II, 1-4
2. Thomas, logion 61
3. Houeï-Neng Discours et sermons, III, p. 77, trad L. Houlné, Spiritualités vivantes, Albin Michel.
4. Hadith in Rumi, Mathnawi, IV, 2540.
5. Emir Abd Al-Qâdir l'Algérien, *Poèmes métaphysiques*, IX, p. 45, Ch. A. Gillis, Editions de l'œuvre.
6. Thomas, logion 29.
7. Sri Nisarg3datta Maharaj *Je Suis*, 58, p. 291, L'es Deux Océans.
8. Matthieu, VI, 26-34.
9. Thomas, logion 18.
10. Maître Eckhart, *Les Traités, Instructions spirituelles*, trad. J. Ancelet-Hustache. p. 48, Seuil
11. Emir Abd Al-Qâdir l'Algérien, *Poèmes métaphysiques*, IX, p. 44.
12. Thomas, logion 82.

*



*La folie de l'Absolu
nous fait parfois dire
des choses incohérentes.
A d'autres moments
où la parole est impossible
il n'y a plus que le silence
pour se communiquer.
Parfois l'expression se manifeste
dans un pas de danse
ou un sourire
plein d'émotion
et de connivence.
L'apparence de vie
en cache une autre
immanente.*

*Léon
(10.02.02)*

APPROCHE METAPHYSIQUE (Essai)

L'Occident a érigé la connaissance rationnelle en connaissance suprême, d'où la coutume d'englober la métaphysique dans la philosophie. On trouve déjà cette tentative de mainmise chez Aristote ; elle s'accentuera chez ses continuateurs, les scolastiques. Or la métaphysique a un caractère transcendant qui la rend indépendante des sciences ; elle est d'essence universelle et procède de l'Intelligence pure. Vouloir la ramener à une science, fût-elle rigoureuse, c'est la rabaisser à un niveau qui n'est pas le sien, c'est la rendre tributaire des individus, c'est relativiser l'Absolu.

Aujourd'hui, des recherches sont entreprises en vue de renouveler les rapports de la philosophie, de la religion et de la science. Les essais d'explication du monde se multiplient. Des philosophes ont l'ambition de fonder la philosophie sur des principes indubitables. Une nouvelle gnose, voulant allier science et religion, propose une interprétation originale de l'univers. Sans vouloir méconnaître l'intérêt des méthodes de recherches contemporaines, nous souhaitons que les penseurs modernes rendent à la science ce qui revient à la science et à la métaphysique ce qui lui appartient. Or le caractère absolu de la certitude métaphysique provient de l'identité entre Ce qui connaît et ce qui est connu ; le Fils identifié au Père fait les oeuvres du Père. Cependant le processus qui aboutit à l'identification, à l'unification - le Père et moi sommes un (Jn 10.30) - n'est pas un privilège réservé à Jésus ; celui-ci nous invite, pour entrer dans le Royaume, à faire le deux Un : Ts 22. 9-21.

Alors que l'homme de science oeuvre dans le dualisme en s'appliquant à clarifier ce qui est obscur, à résoudre ce qui fait problème, l'homme de Connaissance, lui, part d'une évidence : Ce qui est dissout les apparences d'être et permet de dire avec les rishis (éveillés vivants) : je suis **Cela**, ou dans le langage de l'ésotérisme musulman : le Soufi n'est pas créé. Mais la transformation qui fait que telle créature ne vit plus en mode illusoire est tout entière l'oeuvre du Père. La connaissance de l'universel qui est proprement le domaine de la métaphysique n'est donc pas une conquête de l'homme ; elle se révèle à lui lorsque, renonçant à tout souci d'affirmation, il se tient dans une attitude d'attente humble, patiente et fervente.

Pour parvenir à la Connaissance, l'Occident, n'a donc pas à passer d'une rationalité « ordinaire » à une rationalité subtile ou supérieure en affinant une méthode de recherche qui lui permettrait de rester dans sa propre voie ou de la retrouver mais à opérer une véritable métanoïa en surmontant la dualité sujet-objet et, surtout, en ne confondant pas Ce qui connaît avec ce qui est connu. Pour cela, il lui faut restituer à la métaphysique ce qui lui appartient.

Emile Gillibert





Parfois j'écris un texte,
l'envoie à Monique
et il est publié.
C'est bien ainsi.

Parfois j'écris un texte,
l'envoie à Monique
et il file au panier.
Et c'est encore bien ainsi.

Parfois j'écris un texte,
oublie de l'envoyer à Monique,
et il se perd dans mes papiers
Et c'est encore mieux.

Car si un texte jaillit
à travers l'écorce de ma personne,
c'est que je l'écris pour MOI
et si c'est un cahier, un panier
ou un désordre qui l'accueille,
c'est sans importance.

J'ai simplement
eu le plaisir
de me dire.

... En toute liberté...

Léon (13.05.02)

LA SIGNATURE

Décidément les rencontres de Marsanne bouleversent bien mes plans.
L'année dernière je me suis fait voler ma sacoche dans le TGV, je perdis mon identité (ma carte), mon assurance (mes billets) et mes attaches (ma liste d'adresses avec téléphone), et arrivai finalement au but en constatant que la cruche s'était vidée à mon insu.
Cette fois j'ai pris mes précautions : les trucs importants se trouvaient dans un vilain petit sac sous ma chemise.

Mais voilà, le facteur « temps » n'était pas protégé et le TGV, après s'être arrêté en rase campagne, regagna Paris à reculons pour nous confier à son jumeau TGV qui, l'œil espiègle, me déposa gentiment à Valence avec trois heures de retard.

La réunion à Marsanne touchait à sa fin lorsque Monique m'y conduisit. Mon séjour, prévu très court cette fois, l'était encore un peu plus, mais grâce à cela j'y suis arrivé dépouillé et détendu.

La rencontre se passa normalement,
entre la pluie et le beau temps,
entre la nourriture terrestre et céleste.

Mais dimanche midi,
avant que je ne parte,
Edmond s'installa derrière le bureau d'Emile,
pour y déposer quelques illustrations de logia.

J'étais debout, en face de lui,
à côté d'Yves,
qui, lui, se tenait à genoux
sur une chaise.

La vue de ces feuilles était époustouflante.
J'en étais foudroyé
et pour garder un certain équilibre
j'ai dû me tenir à la table
les yeux en pleurs.

Aucun dessin d'Edmond
ne portait son nom.
Par contre chacun était
dans son entièreté
MA signature,
me révélant à moi-même.

Plus tard Edmond me dit qu'après un profond recueillement sa main avait tracé rapidement les traits qu'il fallait

Une signature
pourrait-elle
prendre du temps ?

Léon

(26.05.02)



BIBLIOGRAPHIE

LA FEMME DE YAHVE

La parution en France de l'ouvrage de deux chercheurs allemands de l'université catholique de Fribourg, « Dieux, Déesses et Figures divines », permet de lever une partie du voile épais qui recouvre l'invention du monothéisme. Devant la multiplication des découvertes archéologiques, nul ne peut plus esquiver le débat. La Revue « La Croix » a ainsi l'honnêteté, dans un Numéro du mois de juin 2001, de consacrer un article à « La femme cachée de Yahvé ».

Conditionnés par des siècles de judéo-christianisme, nous avons, à la lecture de la Bible, le sentiment que le dieu jaloux, possessif et xénophobe d'Israël est exclusivement de sexe mâle, pour ne pas dire qu'il est phallocrate et misogyne. Telle est bien d'ailleurs l'image que les prophètes juifs et à leur suite les théologiens chrétiens ont entendu donner de celui qui proclame : *Tu n'auras pas d'autres dieux que moi* (Ex 20, 3) ... Et encore moins de déesses ! *Car moi, Yahvé, tort Dieu, je suis un Dieu jaloux* (Ex 20, 5 ; Dt 5,9).

Yahvé a-t-il des craintes qu'autre que lui puisse lui porter ombrage ? On nous a trop longtemps présenté le monothéisme comme une révélation nouvelle et totalement originale, surgissant dès le début comme un tout homogène et tranchant radicalement avec le polythéisme ambiant. Les populations indigènes sont perçues comme idolâtres et donc inférieures. Elles seront éradiquées comme de la mauvaise graine : *Lorsque Yahvé ton Dieu aura fait table rase des nations chez qui tu te rends pour les déposséder..., garde-toi de rechercher leurs dieux... Car Yahvé a cela en abomination* (Dt 12, 29-31).

Emile a parfaitement démontré à quel point une telle perspective péchait sur le plan métaphysique. Le monothéisme juif, comme ses rejets chrétien et islamique, est en réalité un réductionnisme, fruit d'une véritable aliénation de l'homme dépossédé d'une part essentielle de lui-même : *En bannissant la Déesse-Mère, Yahvé brisait l'unité du couple divin Ciel-Terre. La Terre, substitut de la Déesse, ou Déesse elle-même, se trouvait de ce fait reléguée, méprisée, abandonnée. Aujourd'hui, nous vivons les conséquences extrêmes de cette attitude phallocratique : les constructions de l'homme, qui représentent ses affirmations paranoïaques, se font au détriment des exigences de la terre, au mépris de la grande matrice qui nous a engendrés* (E. Gillibert, *Moïse et le phénomène judéo-chrétien*, p. 104).

Nous avons maintenant la confirmation, sur le plan archéologique, de la pertinence des propos d'Emile. Spinoza estimait déjà que *le Pentateuque n'a pas été écrit par Moïse, mais par un autre qui a vécu beaucoup de siècles après Moïse* (*Autorités théologique et politique*, VIII, *Oeuvres complètes*, La Pléiade, p. 739). Les spécialistes s'accordent de nos jours pour reconnaître que la rédaction de la Bible est tardive. Le texte de celle-ci aurait été établi entre 500 et 300 avant notre ère. Il serait ainsi postérieur à l'Exil et à la domination perse. Le monothéisme qui y est affiché n'est qu'une projection dans un passé mythique d'une religion beaucoup plus récente : *Avant l'Exil, Yahvé a reçu seulement un culte monolâtrique, ce qui est différent : les dieux des autres peuples sont interdits, mais on ne nie pas leur existence. Après l'Exil, Yahvé deviendra le dieu unique, excluant les autres...* explique Thomas Römer, professeur d'Ancien Testament à la faculté de théologie protestante de Lausanne. Le monothéisme pur et dur est donc une invention de rabbins obsédés de pureté et désirant affirmer la singularité d'un peuple qui se croit élu. Nous

continuons aujourd'hui encore à subir les effets dévastateurs de cette grande méprise, source de frustration et de violence aveugle.

Freud, qui a l'intuition d'une filiation de Moïse par rapport à Akhénaton, affirme que le monothéisme marque une régression, du point de vue des névroses humaines. Le rejet par l'Égypte de la réforme du pharaon hérétique serait à l'origine de l'antisémitisme. Les égyptiens ne peuvent en effet supporter l'idée qu'une religion puisse se poser comme la seule vraie, à l'exclusion de toutes les autres.

Loin d'être un bloc monolithique issu du néant, le monothéisme juif est le fruit d'une longue évolution. Plusieurs ouvrages récents ont mis en évidence de troublantes concordances entre la Bible et l'Égypte ancienne. Moïse est élevé à la cour du Pharaon. Le peuple juif quitte l'Égypte comme un enfant qui abandonne sa mère. Les hébreux ne cessent de regretter ce pays de cocagne où ils pouvaient *manger à satiété* (Ex 16, 3). Dès que Moïse a le dos tourné, ils reviennent à leurs premières amours et façonnent des images (Ex 32). Rejeter l'Égypte et son héritage revient pour un juif à se couper de ses racines.

Malgré l'action violente des prophètes, de Moïse à Jérémie, les hébreux, au fond d'eux-mêmes, restent polythéistes. Toute la Bible en fait foi. Si les prophètes s'obstinent, de génération en génération, à détruire les idoles, c'est que celles-ci sont toujours là : *Vous démolirez leurs autels et vous briserez leurs stèles, vous brûlerez leurs Ashérah par le feu et vous abattrez les idoles de leurs dieux...* (Dt 12, 2-3) ; *Il fit sortir l'Âshérah de la Maison de Yahvé en dehors de Jérusalem, au torrent du Cédron, il la fit brûler dans le torrent du Cédron et la réduisit en cendres...* (II Rois 23, 6).

Pendant des siècles, dit la Bible, les hébreux ont adoré une Grande Déesse, rivale voire parèdre de Yahvé. La haine que manifeste ce dernier à son égard ressemble fort à celle qu'engendre un divorce mal assumé : de l'amour à la haine le chemin est si court... L'archéologie apporte un éclairage nouveau sur le culte d'Ashérah. Plusieurs milliers d'images d'une femme nue, symbole de fertilité, représentant une production s'étendant sur quinze siècles, attestent de l'influence de la Déesse dans la vie quotidienne. Les juifs n'ont donc pas respecté les deux premiers commandements du Décalogue, qui forment pourtant la base de la religion mosaïque.

Qui plus est, on a découvert en 1975, à Kuntilet Ajrud, en plein désert du Néguev, dans les ruines d'un ancien caravansérail israélite, de surprenantes inscriptions ornant des vases votifs. Celles-ci reproduisent des bénédictions rituelles associant le Dieu et la Déesse : *Je te bénis par Yahvé de Samarie et par son Ashérah...* ; *Je te bénis par Yahvé de Teman et par son Ashérah...*

Ashérah est l'un des noms de la Grande Déesse. Parèdre de El, le Père des dieux, (de la même racine que Elohim ou Allah), puis de Baal dans les religions cananéennes, avant de devenir celle de Yahvé dans le judaïsme, elle est adorée à l'intérieur du Temple de Salomon sous la forme d'un poteau sacré : le terme ashérah désigne également l'Arbre de Vie symbolisé par le pieu cultuel dressé en l'honneur de la Déesse. Salomon, qui admet Ashérah dans son Temple, n'hésite pas à lui faire construire *de hauts lieux* en face de Jérusalem au sud du Mont des Oliviers (II Rois 23, 13). A Jérusalem comme ailleurs Yahvé n'est pas célibataire. On a même retrouvé les traces, dans l'île d'Eléphantine à Assouan en Égypte, d'un culte tardif rendu au Yahvé local et à sa parèdre, Anat, elle-aussi d'origine cananéenne.

Josias a beau « purifier » Jérusalem de tous les objets faits en l'honneur de Baal et d'Ashérah (I Rois 33), Elie combatte le dieu de l'orage cananéen parce que les israélites le confondent avec Yahvé, Jérémie s'attaquer aux habitants de Jérusalem qui fréquentent la maison des prostituées sacrées (4, 30) et encensent la Reine des cieux (44, 15-19), aucun

prophète ne parvient à arracher complètement Ashérah du cœur des israélites. L'image de la Déesse perdure secrètement par l'intermédiaire de la Kabbale qui voit en elle la Shékina, incarnation de la Sagesse et énergie de l'Absolu, semblable à la Shakti des textes sacrés de l'Inde. Chassez le naturel, il revient au galop.

Tel le Phénix, la Déesse renaît sans cesse de ses cendres. Alors que les intégristes parviennent à proscrire toute représentation divine, l'image de la Déesse perdure sur les côtes de Palestine sous la forme d'une mère allaitante, ancêtre des Vierges à l'enfant chrétiennes. Sous l'influence de Paul, les rédacteurs des canoniques s'attacheront à éliminer toute allusion à la Mère divine au motif que l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme (I Corinthiens 11, 9). Ils s'écartent en cela de l'enseignement originel de Jésus qui assure : *ma Mère véritable m'a donné ta Vie* (log. 101). Le panthéisme que condamnent les prophètes n'est pourtant que la simple reconnaissance de la présence de l'Absolu en toutes choses : *Ils disent au bois (ashérah) : tu es mon père, et à la pierre : c'est toi qui m'as enfanté...* (Jérémie 2, 27). Jésus, qui est le Tout, proclame son omniprésence en prenant le contre-pied de l'Ancien Testament :

*Fendez le bois, je suis là ;
levez la pierre,
vous me trouverez là.*

(log. 77)

Yves

*

Othmar Keel, Christoph Uehlinger, *Dieux, Déeses et Figures divines*, Cerf.
Jan Assmann, *Moïse l'Égyptien. Un essai d'histoire de la mémoire*, Aubier
Messod et Roger Sabbah, *Les secrets de l'Exode*, Jean-Cyrille Godefroy
Sarwat Anis Al-Assiouty, *Jésus l'Égyptien d'après les monuments*, Summa Aegytiaca
Georges Nataf, Moïse, autobiographie, *Les sources païennes de l'antisémitisme*, Berg
Sigmund Freud, *Moïse et le monothéisme*, Idées / Gallimard
Jean Przyluski, *la Grande Déesse*, Payot
J. Boulnois, *Le caducée et la symbolique dravidienne indo-méditerranéenne*, Maisonneuve
Shahrukh Husain, *The Goddess*, Duncan Baird Publishers, London
Raphael Patai, *The Hebrew Goddess*, Wayne State University Press, Détroit, U.S.A.
Emile Gillibert, *Moïse et le phénomène judéo-chrétien*, Métanota
Yves Moatty, *La Déesse des origines*, Les Deux Océans



POESIES



pic au loin coruscant
montagne inaccessible
qu'accable la chaleur
du bel été austral

le bouvier prend sa sieste
et jouit du grand repos
à l'ombre du manguier
que rafraîchit la brise

au simple crissement
des feuilles sous nos pas
les makis en plein vol
se sont évanouis

un vieux tronc foudroyé
s'élançant vers le ciel
semble danser encore
à l'heure où tout s'arrête

voyageur de passage
le monde est une image
qui se dissipe en fin brouillard
dès que tu cesses d'y penser

Yves